

# DIVERS POEMES

DE I. DV BELLAY,

GENTILHOMME ANG.

*partie Inuentions, partie Tradu-  
ctions, & la plus part non  
encor<sup>s</sup> imprimez.*

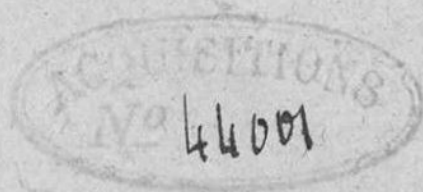


A PARIS,

Del'Imprimerie de Federic Morel, rue S.Ian  
de Beauuais, au Franc Meurier.

M. D. LXVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



# SONNET.

Comme de fleurs le Printemps environne  
 Le gay chapeau de son chef verdissant,  
 Comme l'Esté d'espics est iaunissant,  
 Comme les fruëts enrichissent l'Automne,  
 Comme en couleurs l'Arc celeste foisonne,  
 Comme en ioyaux l'Inde est resplendissant,  
 Comme en sablons Pactol est blondissant  
 Comme le Ciel d'estoilles se couronne,  
 Ainsi i'ay peingt de mille nouveauteZ  
 Cest œuvre mien : & si telles beauteZ  
 Ne sont par tout egalemt plaisantes,  
 Les fleurs, les bleds, les fruïcts, & l'arc des cieux,  
 Perles, sablons, estoilles reluysantes  
 Egalemt ne plaisent à noz yeulx.





SVR LE PAPAT  
DE PAVLE IIII.



OMME apres la cruelle rage  
D'un long & violent orage,  
Lors que Proté meine paissant  
Des flots le troppeau blanchissant  
Parmy les humides campagnes,  
Et que sur les haultes montaignes  
Blanche d'escume on voit nager  
Le Nocher à rame lassée,  
Qui tenant la voyle abbaissee,  
Paslit pour le futur danger,  
Si la Bonasse revenue  
Chasse la pluuieuse nue,  
Descourant aux flots aZurez  
Du Soleil les rais desireZ,  
Chacun des mariniers à l'heure  
De si grand' frayeur se rassure,  
Et donnant aux membres lasséZ  
Par le repos, nouvelle force,  
Auec le beaultemps s'efforce  
D'oublier les trauaux passéZ.  
Comme apres la guerre felonne,

Quand la furieuse Bellonne  
 Secoüe d'une fiere main  
 Son foet souillé de sang humain,  
 Et lors que le Dieu de la guerre  
 Roüant le fer, remplit la terre  
 De feu, de sang, & de fureur,  
 Si la Paix, ceste vierge belle,  
 Vient chasser la guerre cruelle  
 Au milieu d'une telle horreur,  
 Le fer homicide s'arreste,  
 Et des cris l'horrible tempeste  
 Cesse tout court: le peuple espars  
 Se rassemblant de toutes pars  
 Peu à peu reprent assurance  
 Et d'une nouvelle esperance,  
 Consolant son mal ennuyeux,  
 Met fin à la longue tristesse,  
 Croyant ses pleurs en allaigresse  
 Estre tournez avec les cieux.  
 Et comme 'apres la froide BiZe,  
 Quand l'horreur qui tout casse, et brise,  
 Les lacx & fleuves englassant,  
 Des troncs effueillez va froissant  
 Les haults sommets, & de sa rage  
 Les longs bras noüalleux oultrage,  
 Si apres cest hyuer cruel  
 Sur le Mouton, ou sur la croppe  
 Du Taureau, qui ravit Europe,  
 Se descouvre l'Astre annuel,  
 Aux rais de sa tressse doree,  
 La campagne recoloree

Du teint de ses plus belles fleurs,  
 Se repeingt de mille couleurs :  
 Et Progne & Philomene encore  
 Salüant la vermeille Aurore,  
 Chassent tout ennuy langoureux,  
 Et font qu'avec la saison neufue  
 Chacun plus allaigre se treuve,  
 Plus content & plus amoureux.  
 Ainsi la sainte Nef Romaine,  
 Qui dessus ceste mer mondaine  
 S'est veüe agiter si souuent  
 Par l'effort d'un contraire vent,  
 Et ceste sainte espouse encores  
 Qui or' suë, ores tremble, & ores,  
 Entre tant d'ennemis cruelz  
 Paslit de se voir sur la teste  
 Ceste guerre, ceste tempeste,  
 Et cest hyuer, continuelz,  
 Voyant cesser telle menasse,  
 Et du ciel serener la face,  
 Bien tost espere avec les cieux  
 Changer son enfer odieux,  
 Et de changer bien tost espere  
 Son triste hyuer en primeuere,  
 Sa guerre en longue seureté,  
 Ses pleurs en ioyense allaigresse,  
 Et en honorable richesse  
 Sa miserable pauureté.  
 Et ce change se faiçt en elle  
 A cause d'un Nocher fidele,  
 Que Dieu pitoyable a commis



Parmy tant de flots ennemis  
 Au gouvernail de la Nauire.  
 Graces à toy, souuerain Sire,  
 Moteur du Ciel, fidele espoux  
 De ton espouse, eternal Pere,  
 Pere benin, paix, & lumiere,  
 Et guyde vniuersel de tous.

Qui nous as donné de ta grace  
 Vn saint Pilote qui embrasse  
 La Verité: & qui Seigneur,  
 Ialoux de ta gloire & honneur,  
 Entend tes secrets, & luyt comme  
 Vne claire lampe dans Romme,  
 Et sous l'heureux gouvernement  
 Duquel, & sa bonté notoire,  
 Le Monde chantera la gloire  
 De ton Nom, eternellement.

Cestuy par exemple & doctrine  
 Remplira d'une Amour diuine  
 Les chastes & nobles esprits,  
 Et vainqueur raura le prix  
 Aux ennemis de ton saint Temple,  
 Demonstrant d'un egal exemple  
 Sa iustice & deuotion,  
 Qui autre chose ne desire,  
 Que chasser loing de son empire  
 L'erreur, & la sedicion,  
 Que seme la bande heretique  
 Parmy le troupeau Catholique,  
 Et sera ce diuin Pasteur  
 De reduire premier autheur

Noꝝ cœurs à la vraye lumiere,  
 Et à la sainte loy premiere  
 Que nous a donné Iesus Christ.  
 Et puis fera d'un cœur sans vice  
 Vn pur & deuot Sacrifice  
 De luy & nous au Sainct Esprit.  
 Chanſon, tu n'es pas ſuffiſante  
 Qu'un humble paſteur te preſente  
 Deuant vn Paſteur ſouuerain,  
 Digne, qu'une plus docte main  
 Conſacre au temple de memoire  
 Son loz, ſes vertus, & ſa gloire.  
 N'ayant donc ce bien merité  
 Tien toy loing d'une grandeur telle,  
 Et va baiſer, ſi lon t'appelle,  
 Pieds, & mains de ſa ſaincteté.

LA NYMPHE DORMANTE  
 A LA FONTAINE DE  
 Pape Iules III.

Bien fut iadis la chaſteté craintiue,  
 Seule n'oſant par les bois ſ'egarer,  
 Où ſur les eaux, de peur d'y demeurer  
 De quelque Dieu peu chaſtement captiue.  
 Des Dieux cornus la grand' troppe laſciue  
 Ne permettoit les Nymphes ſ'aſſeurer  
 Feuſt au repos, feuſt pour deſalterer  
 Du long travail la chaleur exceſſiue.

## D I V E R S P O E M E S

*Donques pourquoy est mon dormir si long,  
Ce qu'autre Nymphé en seurté ne fait onc?  
Cesse passant de t'en donner merueille.  
Iules qui peut les Dieux mesmes fascher,  
A commandé qu'au pied de ce rocher  
Et seule, & nue, & chaste ie sommeille.*

### ELLE MESME APRES la mort du Pape.

*Ce n'estoit pas le sommeil, qui fermoit  
Si longuement ma paupiere serree:  
Donques pourquoy suis-ie tant demeuree  
Tenant fermé l'oeil qui point ne dormoit?  
Iadis mon eau, qui craintive souloit  
Des yeux mortels se tenir separee,  
Pour estre plus des hommes asseuree  
Dessous ces monts secrettement couloit.  
Depuis voyant que l'honneur de mon onde,  
Iules, par toy estoit publique au monde,  
Mes yeux honteux n'ont ozé voir le iour.  
Mais puis qu'aux tiens la lumiere est faillie,  
Pour n'estre plus de vergongne assaillie,  
Ie m'en retourne à mon premier seiour.*

### DES FEVZ DE IOYE

faicts à Rome, l'an 1554.

*Comme Neron chantoit le feu de Troye,  
Ioyeux de voir du sommet d'une tour*



Rome brusler, & rouër tout au tour  
 Des grands palais la flamme qui ondoye:  
 Rome qui doit encore estre la proye  
 D'autres Nerons, Rome qui doit vn iour  
 D'un autre sac voir perdre son seiour,  
 En faict desia les sanglants feuz de ioye.  
 La miserable avec ses propres mains  
 Attize, hélas, par ses cantons Romains  
 Les mesmes feuz qui luy feront la guerre:  
 Feuz allumez des torches du tombeau  
 Pour celebrer le nuptial flambeau,  
 Qui doit brusler l'Espagne & l'Angleterre.

## DV IOVR DE NOEL.

LA Terre au Ciel, l'homme à la Deïté  
 Sont assemblez d'un nouveau mariage:  
 Dieu prenant corps, sans faire au corps outrage,  
 Naist auiourdhuy de la virginité.  
 La Vierge rend à la Diuinité  
 Son saint depost, dont le Monde est l'ouurage,  
 Mais auiourdhuy il a fait d'auantage,  
 S'estant vestu de nostre humanité.  
 Il a plus fait: car si du corps humain  
 Tenant la vie, & la mort en sa main,  
 Il s'est rendu mortel par sa naissance,  
 Ne s'est-il pas luymesme surmonté?  
 Cest œuvre là demonstre sa puissance,  
 Et cestui-cy demonstre sa bonté.

AV PAPE, LE PREMIER  
jour de l'An.

SOIT desormais sous tes clefs enserree,  
Pere Ianus, la Thracienne horreur,  
Le fer, le sang, la flamme, & la fureur  
De trois cent fers pieds & mains enserree.

Vine la vierge au vieux siecle adoree,  
De Iupiter Saturne soit vainqueur,  
Regne Pallas sur le Dieu belliqueur,  
Cede le fer à la saison doree.

Le gouverneur du grand troupeau Romain  
De sang François, Espagnol, & Germain  
Ne voyè plus la campagne arrousee.

En lieu de sang son âge plus heureux  
Voyè couler par les champs plantureux  
Le laiët, le miel, la manne, & la roussee.



LA MONOMACHIE DE  
DAVID ET DE  
Goliath.



Eluy en vain se vante d'estre fort,  
Qui auéglé d'une ire outrécuidée  
Ne voit combien peu sert vn grand  
effort,  
Quand de raisõ la force n'est guidée.

L'humble foiblesse est volontiers aydée  
De cestuy-la, qui donne la victoire:  
Mais du hautain la fureur debridée  
Pert en vn coup & la force, & la gloire.  
Ny le canon, ny le glaiue trenchant,  
Ny le rempart, ny la fosse muree,  
Ont le pouuoir de sauuer le meschant,  
Dont le Seigneur la vengeance a iurée.  
Les fiers torrens n'ont pas longue duree:  
Et du sapin, vmbrage des montaignes,  
La hauteur n'est si ferme & asseurée,  
Que l'arbrisseau, qui croist par les campagnes.  
O Dieu guerrier, Dieu que ie veulx chanter,  
Ie te supply, tens les nerfs de ma lyre:  
Non pour le Grec, ou le Troyen vanter,  
Mais le Berger, que tu voulus eslire:



MONOMACHIE

Ce fut celuy, qui s'opposant à l'ire  
 Du Philistin mesprisant ta hauteſſe,  
 Monſtra combien puisſante ſe peut dire  
 Deſſous ta main vne humble petiteſſe.  
 Toy, qui armé du ſainct pouuoir des cieux  
 Deuât l'honneur, & les yeux de la Frâce  
 Dontas iadis l'orgueil ambicieux,  
 Qui ſa fureur perdit au camp d'outrance:  
 Puis que tu as de ce Dieu cognoiſſance,  
 Qui des plus grands a la gloire eſtouffée,  
 Eſcoute moy, qui loüant ſa puisſance  
 Te viens icy eriger vn trophée.  
 Le Philistin, & le peuple de Dieu  
 S'eſtoient cāpez ſur deux croupes voiſines.  
 Icy eſtoit aſſis le camp Hebrieu:  
 Là ſe monſtroient les tentes Philiftines:  
 Quand vn guerrier flambant d'armes inſi-  
 Sorty du camp du barbare exercite, (gnes  
 Vint deſfier, & par voix, & par ſignes,  
 Tous les plus forts du peuple Iſraélite.  
 Vingt & vingt fois ce braue Philistin  
 Eſtoit en vain ſorty hors de ſa tente,  
 Et nul n'aſpire, à ſi riche butin:  
 Dont ſaül pleure, & crie & ſe tormente.  
 Où eſt celuy (diſoit-il) qui ſe vente  
 De ſ'oppoſer à ſi grand vitupere?  
 A ceſtuy-la ma fille ie preſente,  
 Et affranchis la maiſon de ſon pere.  
 O Iſraël, iadis peuple indonté,  
 Où eſtoit lors ceſte grande vaillance,  
 Dont tu auois tant de fois ſurmonté

Les plus gaillards par le fer de ta lance?  
 Las, il fault bien, que quelque tienne offense  
 Eust prouoqué la vengeance diuine,  
 Puis que ton cœur eut si foible defense  
 Contre vne audace & gloire Philistine.

On voit ainsi de peur se tapissant  
 Par les buissons les humbles colombelles,  
 Qui ont de loing veu l'aigle rauissant  
 Tirer à mont, & fondre dessus elles.  
 Alors ce fier avec sifflantes ailes  
 Ores le hault, ores le bas air trenche:  
 Et craquetant de ses ongles cruelles,  
 Raude à l'entour de l'espineuse branche.

Tel se monstroit ce guerrier animé.  
 Et qui eust veu la grandeur de sa taille,  
 Il eust iugé ou vn colosse armé,  
 Ou vne tour desmarcher en bataille.  
 Son corps estoit tout herissé d'escaille:  
 D'airain estoit le reste de ses armes.  
 Le fer adonq, & l'acier & la maille  
 N'estoient beaucoup vsitez aux alarmes.

Son heaume fut comme vn brillant escler,  
 Sur qui flotloit vn menaçant pennache:  
 Nembroth estoit protraict en son boucler:  
 Sa main branfloir l'horreur d'une grand  
 Ainsi armé, par cét moyès il tasche hache.  
 Son ennemy à la campagne attirer:  
 Mais Israël en ses tentes se cache,  
 Epouanté d'un si fier aduersaire.

O (disoit-il) fuyarde nation,  
 Nourrie au creux des antres plus sauvages,

# M O N O M A C H I E

*Qui as laissé ton habitation  
 Pour labourer noz fertiles riuages,  
 Où est ce Dieu, où sont ces grands courages,  
 Dont tu marchois si superbement haulte?  
 Voicy le bras vengeur de tant d'outrages,  
 Qui te fera recognoistre ta faulte.*

*Ie suis celuy, qui avec ces deux mains  
 Me feray voye au celeste habitacle.  
 Lequel des Dieux, ou lequel des humains  
 Osera donc s'opposer pour obstacle?  
 O sotte gent, qui pour vn faulx miracle,  
 Te vas paissant de ces vaines merueilles:  
 Ce n'est pas moy, que la voix d'un oracle  
 Si doucement tire par les oreilles.*

*Où est celuy, qui batailloit pour toy,  
 Ie dy celuy, qu'Israël tant honnore?  
 Que ne vient il s'opposer contre moy,  
 Qui autre Dieu, que ma force n'adore?  
 Pauvre soldat, qui sur toy verras ore'  
 D'un rouge lac ceste plaine arrousee,  
 Mieux te valust en tes desers encore  
 Vinoter d'eau, & de blanche roussee.*

*O gaillard peuple! ô hardy belliqueur  
 Parmy les bois, ou sur quelque montaigne?  
 Est-ce ton Dieu, ou bien faulte de cœur,  
 Qui te defend descendre à la campagne?  
 Vn cœur vaillant, que la force accompagne,  
 En vn rempart volontiers ne se fie.  
 Si quelqu'un donq' en la vertu se baigne,  
 Voicy au camp celuy, qui le desfie.  
 Comme en vn parc, qui est environné*



Du peuple oisif à quelque iour de feste,  
Le fier taureau au combat ordonné  
Deça dela va contournant sa teste:  
Ce Philistin, qui au combat s'appreste,  
Brauant ainsi de menaces terribles,  
Faisoit flotter les plumes de sa creste,  
Remplissant l'air de blasphemes horribles.  
Le camp Hebrieu tremblant à ceste fois  
D'un teint de mort alla peindre sa face,  
Criant au ciel d'une publique vois,  
Venge Seigneur, la sacrilege audace  
De ce cruel, qui ton peuple menace.  
Lors le Seigneur esbranlant sa main dextre,  
Donnoit aux siens un signe de sa grace,  
Heureusement tonnant à la senestre.  
Et sur le champ apparoitre lon voit  
Un Bergerot à la chere esueillee:  
Sa panetiere en escharpe il auoit,  
Et à son bras sa fonde entortillce.  
Lors des deux camps la tourbe esmerueillee  
D'un œil fiché, en bëant le regarde,  
Quand d'une grace au danger aueuglee  
Le gay Berger au combat se hazarde.  
Mais quand ce fier vint à le regarder,  
Si brauement marchant parmy la plaine,  
D'un ris amer se prit à l'œillader,  
Et de le voir plaignoit quasi la peine.  
Puis tout soudain d'une audace hautaine  
Se renfrongnant en horrible furie,  
Haussa la teste, & d'une vois loingtaine  
Le suruenant par tels mots il escrie:

Dy moy chetif, de ta vie ennuyé,  
 Petit bout d'homme, & honte de nature,  
 Quel tien hayneux t'a icy enuoyé,  
 Pour estre faict des corbeaux la pasture?  
 Tu me fais honte, ô vile creature,  
 Quand ie t'aguigne, & quand ie me contemple.  
 Si mouras tu. ô la belle auenture,  
 Pour en dresser la despouille en vn temple!

Mais que ne vient sur ceste arene icy  
 Ce fier Saül avec sa lance? voire  
 Ce fort Abner, & ce Ionathe aussi,  
 A qui son arc a donné tant de gloire?  
 C'est là, c'est là, que ma vertu notoire  
 Se deust baigner, non point en ceste fange,  
 Qui souillera l'honneur de ma victoire,  
 Et par sa mort accroistra sa loüange.

Ha grand mastin (respondit le Berger)  
 Tes gros abboys me donnent assurance.  
 Car Dieu, qui veult tes blasphemes venger  
 Est le boucler de ma ferme esperance.  
 Des-ia sa main sur ton chef se ballance,  
 Pour ton grand' corps accabler sou' sa foudre  
 Et me voicy, que sa iuste vengeance  
 Pousse vers toy, pour te ruër en poudre.

Ce Diable adonq' tonnant horriblement,  
 Et tout baueux d'ecumeuse fumiere,  
 Grinça les dents espoüantablement,  
 Et en fronçant nez, & front, & paupiere,  
 Blasphema Dieu, le ciel, & la lumiere.  
 Ainsi entre eux de parole ilz s'attachent:  
 Puis se hastans d'une allure plus fiere,

Diuersement



Diversément au combat contre-marchent.

Le Philistin de fureur aveuglé,  
 Roüant sa masse, alloit d'ardent courage,  
 A gueule ouverte, & à pas dereglé  
 Portant la peur, la tempeste, & l'orage:  
 Mais le Berger d'une allure plus sage  
 Son ennemy ores costoye, & ores  
 Subtilement luy met droit au visage  
 Le vent, la poudre, & le soleil encores.

Comme lon voit au pié d'une grand' tour,  
 Qu'à la campagne egaler on s'efforce,  
 Le pionnier minant tout à l'entour  
 Faire une trace à la poudreuse amorce:  
 Non autrement, par une longue entorce  
 Ce caut Berger guignant à teste basse,  
 Contregardoit son impareille force  
 Contre l'horreur de la pesante masse.

Le grand guerrier à tour & à trauers  
 Menoit les bras d'une force incroyable,  
 Et fendant l'air par un sifflant reuers  
 Alloit finir ce combat pitoyable:  
 Quand du Seigneur la bonté secourable  
 Trompa le coup de la cruelle dextre,  
 Qui lourdement foudroyant sur le sable,  
 Raza les pieds du Berger plus adextre.

Finablement courbé sur les genous,  
 Panché à droit, d'un pié ferme il se fonde:  
 Ainsi que Dieu, lors qu'il darde sur nous  
 Le feu vangeur des offenses du monde:  
 Ce fort Hebrieu roüant ainsi sa fonde  
 Deux fois, trois fois, assez loing de sa teste,



Avec vn bruit, qui en fendant l'air gronde,  
Fit descocher le traict de sa tempeste.  
Droit sur le front, où le coup fut donné,  
Se va planter la fureur de la pierre.  
Le grand Colosse à ce coup estonné,  
D'un sault horrible alla bruncher par terre.  
Son harnois tonne, & le vainqueur le serre:  
Puis le sciant mesmes de son espee,  
Entortilla, pour le pris de sa guerre,  
Au tour du bras la grand' teste coupee.  
Lors Israël, que la peur du danger  
Suyuoit encor' en sa victoire mesme,  
Sort de son camp, & du vainqueur Berger  
Enuoye au ciel la louange supreme.  
Le Philistin palle de peur extreme  
Monstre le doz, d'une fuite vilaine:  
Abandonnant le grand tronc froid, & blesme,  
Qui gist sans nom sur la deserte plaine.  
Chantez mes vers, cest immortel honneur,  
Dont vous avez la matiere choisie:  
Ce vous sera plus de gloire & bonheur,  
Que les vieux sons d'une fable moisie.  
Car tout au pis, quand vostre poësie  
Du long oubly deuroit estre la proye,  
Si auez vous plus sainte fantaisie,  
Que le sonneur des Pergames de Troye.

Fin de la Monomachie.

H Y M N È D E S A N T È A V  
S E I G N E V R R O B.  
de la Haye.



A tes languissantes veines  
Estoient pleines  
D'un feu violent, & fort,  
Ia les pallissantes fièvres  
Sur tes léures

Auoient imprimé la mort:  
Ia te conduisoit la Parque  
Vers la barque  
De l'horrible Nautonnier,  
Et ia ton ame craintine  
Sur la rive  
Luy presentoit son denier:  
Quand le Dieu, que Cynthe adore,  
Qui t'honore  
De son present le plus beau,  
Retint le cours de ta fuyte  
Ia conduicte  
Dessus le bord du tumbeau.  
O combien ceste main palle,  
Main fatale,  
Que ia blesme tu suyuois,  
Troubla les bandes compaignes  
Des montaignes,  
Des fontaines, & des boys.  
Elle auoit, la sacrilege,  
Leur college  
Violé cruellement,

# H Y M N E

Saccageant le double feste,  
 Qui leur teste  
 Ombrage eternellement.  
 Le Laurier aux tresses vives  
 Sur leurs rives  
 Panchoit demi-sec en bas,  
 Et la cheualine source  
 De sa course  
 Auoit arresté les pas.  
 N'oyant plus la voix sacree,  
 Qui agree  
 Aux boys, qui sont tousiours verds,  
 Et la nombreuse cadance  
 De la danse  
 Qui s'animoit sous tes vers.  
 Mais le Medecin de Dele,  
 Ce fidele  
 Garde des esprits sacrez,  
 Alors ne mist en arriere  
 La priere  
 De tant de iustes regrez:  
 Ains du ius d'une racine  
 Medicine  
 Te r'appellant d'Acheron,  
 Sur toy fit la preuue encore  
 Qui decore  
 Le disciple de Chyron.  
 Heureuse soit la recepte,  
 Dieu prophete,  
 Qui fit reuoir nostre iour  
 A celuy, qui plus hault prise



Ce qui brise  
Les portes du noir séjour.  
N'est-ce pas luy, qui les traces  
De tes graces  
Si diuinement conduict,  
Qu'ores ta sūyte compaigne  
Ne dedaigne  
Des procez l'enroué bruit?  
N'est il pas de celle bande,  
Qui commande  
Sur les eaux, & sur les boys:  
Luy, qui mille experiences  
De sciences  
Ioinct aux venerables loix?  
Sus donq pucelles Dryades,  
Sus Naiades  
Sortez de vostre prison:  
Dansez troppes Forestieres,  
Vous Riuieres,  
Sonnez ceste guerison.  
O santé, sainte Deesse,  
O Princesse  
Nourriciere des humains,  
O la plus belle peincture,  
Que Nature  
Fit onq' de ses doctes mains!  
C'est toy, qui fais que tout rie,  
La prairie  
Te doit son verd ornement:  
C'est toy, qui nourris les plâtes  
Où tu antes

Ta force diuinement.  
 De tes saintes mains diuines  
 Les racines  
 Prennent leurs effectz diuers,  
 Tu es la celeste flamme,  
 Tu es l'Ame  
 Infuse au grand vniuers.  
 Sans toy, tout l'honneur qui dore  
 De l'Aurore  
 Les riuages emperlez,  
 Sans toy, de la gardienne  
 Paphienne  
 Les plaisirs emmiellez:  
 Le tableau, l'ancre, & le cuyure,  
 Qui font viure  
 L'ouurier apres son trespas,  
 La musique, & les viandes  
 Plus friandes  
 Sans toy, ne nous plairoiët pas.  
 Où tu es, la maladie  
 Enlaydie,  
 Le soing, qui nous rōge, et mord  
 Le chagrin, & la vieillesse,  
 La foyblesse,  
 Et le germain de la mort:  
 Là ( di-ie ) ô des Dieux la fille,  
 La famille  
 D'enfer, ne seiourne point:  
 Mais le plaisir y habite,  
 Mais la suyte  
 Du dieu, qui les cœurs nous poingt.

*Que n'ose l'humaine race?*

*Nostre audace*

*Ne permet, que Iuppiter*

*Les traicts foudroyans retire,*

*Que son ire*

*Faict iustement despiter.*

*De Iappet le fier lignage,*

*Tesmoingnage*

*De noz faicts ambicieux,*

*Osa par vne finesse*

*Larronnesse*

*Robber la flamme des cieux.*

*Lors les vertus, qui s'ailerent,*

*S'enuolerent,*

*Et la Mort, qui lentement*

*Hastoit sa boyteuse suyte*

*Nostre suyte*

*Tallonna premierement.*

*Lors les fièvres incogneuës*

*Sont venuës,*

*Et les malheureux mortels,*

*Qui d'elles s'espoiüanterent,*

*Inuenterent*

*Premierement les autels.*

*Pour te r'appeller, ô sainte,*

*Qui contraincte*

*De t'en reuoler soudain,*

*Viens reguerir nostre peine*

*Que r'ameine*

*Des Dieux le iuste desdain.*

*Quel vers donques, ou quel hymne*



# H Y M N E

Sera digne  
 De celebrer tes bienfaicts?  
 Voire celuy mesme encores,  
 Celuy, qu'ores  
 O Déesse! tu nous fais.  
 Qu'on dresse vn autel de terre,  
 Qu'on l'enferre  
 De l'yerre & de Lauriers verds:  
 Qu'on y face vne ceincture  
 De verdure,  
 Qu'on y graue mile vers.  
 Ce iour me soit tousiours feste,  
 Que ma teste  
 On entourne, car ie veulx  
 Pour ta santé redonnee  
 Ceste annee,  
 M'acquiter de mile vœus.  
 Celle tant doulce lumiere,  
 Qui premiere  
 Destourna ton iour fatal,  
 Autant, amy, me soit elle  
 Solennelle,  
 Que mon propre iour natal.  
 Courage, amis, ie vous prie,  
 Que lon rie,  
 Soient tous regrez endormis,  
 Puis que le filz de Latonne  
 Nous redonne  
 L'ornement de noz amis.  
 Amy, l'amy des Carites,  
 Tu merites

D'estre saintement chanté:  
Sus donq', chacun vienne dire  
Sur sa Lyre  
Vn bel hymne de santé.  
Pour la premiere i'appelle  
La plus belle  
Du mont doublement poinctu,  
Ta sœur des Graces chérie,  
Qui marie  
Le sçauoir à la vertu.  
Io, Nymphé de la Haye,  
Que lon paye  
Ses vœus au dieu gardien,  
Ton frere ne te demande  
Pour offrande,  
Fors vn bel hymne Chrestien.  
Perdriel, & toy encoré,  
Que i'honnore,  
O l'honneur Orleannois!  
Vien Audeberd, & accorde  
Sur ta corde  
Cest ornement Champenois.  
Et toy, dont la docte veine  
Nous r'ameine  
Le théâtre Athenien,  
Ornant de ta doulce ryme  
La victime  
Du Prince Mycenien  
Sybilet, ie te supplie,  
Qu'on n'oublie  
Les vœus, que lon a promis.

Le Philien nous commande,  
 Que lon rende  
 Tel deuoir à ses amis.  
 Ces petis vers, que ie ioüe,  
 Ie les voüe  
 A la seconde moytié,  
 Qui tient ma serue pensèe  
 Enlacee  
 D'une immortelle amitié.  
 O la moitié de ma vie!  
 Quelle enuie  
 J'ay d'esconter celle vois,  
 Vois, dõt les sainctes merueilles  
 Mes oreilles  
 Ont rauy cent mile fois.  
 Lors de ta santé premiere  
 La lumiere  
 Te rendra tel à mes yeulx,  
 Qu'une serene iournee  
 Retournee  
 Appres vn temps pluuieux.  
 Tel que l'escailleuse roüe,  
 Dont se ioüe  
 Le serpent, qui s'est faict beau,  
 Reprenant nouuelle force  
 Soubs l'escorce  
 D'une plus luyfante peau.  
 Tel, comme la fleur mouillee  
 Despouillee  
 De son lustre plus vermeil,  
 Repeingt la premiere grace



De sa face  
Aux rais du nouveau Soleil.  
Alors ta Lyre doree  
Adoree  
Et des hommes, & des Dieux,  
Me dira l'horreur, qui couche  
A la bouche  
Du grand manoir stygieux.  
Tu me descriras la rive,  
Où arrive  
La grand' troppe des esprits,  
Ce pendant ie t'appareille  
La merueille  
De mon Sixième entrepris.  
Là tu reliras la tourbe,  
Qui se courbe  
Soubs le sceptre Gnosien,  
Et l'autre mieux fortunee  
Destinee  
Au seiour Elysien.  
Où le Harpeur de Rhodope,  
Et sa troppe  
Font sous les bois verdelets,  
Ou dessus les rives molles  
Leurs caroles,  
Ou par les prez nouvelets.  
De ceste bande sacree  
Est Ascree,  
Lyne, & le Mëonien,  
Et Pindare, & Sthesicore,  
Et encore

# HYMNE.

Tout le chœur Aonien.  
 Vne autre bande Romaine  
 S'y promène  
 Par les destours plus secrez.  
 Là est ta place eternelle  
 Pres de celle  
 De Catule aux vers sucreZ.  
 Pendant, avant que ta vie  
 Soit ravie  
 D'une plus forte langueur,  
 Qu'on s'esjouisse, qu'on chante,  
 Qu'on enchante  
 Tout ce qui ronge le cœur.  
 Ia-ja la Parque felonne  
 Nous talonne,  
 Et Minos n'a point appris  
 D'ouir les plainctes des homes,  
 Quand nous sommes  
 Au ranc des pasles esprits.  
 Styx, qui d'une courbe trace  
 Les embrasse,  
 Leur empesche le retour,  
 Cernāt l'horreur du bas mōde,  
 De son onde,  
 Par trois fois d'un triple tour.  
 Mais si l'homme peult reuiure  
 Par le liure,  
 Ton image n'ira pas  
 Au rang de ces pauvres nues  
 Incongnues,  
 Qui se lamentent là bas.

## ODE AV PRINCE DE

MELPHE, DIVISEE

en treze Pausés.



Oyant en ce siecle ou nous sommes,  
 Sans faueur les plus doctes hommes,  
 Les arts d'Apollon en mespris,  
 Les Muses servir de risée,  
 Et la gloire aussi peu prise,  
 Que les vertus en peu de pris,  
 Au croc i'auois pendu la lyre,  
 Deliberé de plus ne dire  
 Le loz des hommes vertueux:  
 Pour ne perdre plus la desspense,  
 Le temps, la peine, & la semence  
 En vn champ si peu fructueux.  
 Mais ton sçauoir admirable,  
 Mais ta vertu venerable,  
 Prelat des Prelats l'honneur,  
 Veut que ce propos ie change,  
 Et veut que d'une louange  
 Je soye encor le sonneur.

## P A V S E I.

Ta Sirene Sicilienne,  
 Terre autrefois iointe à la mienne  
 Par le nœu du sang Angeuin,  
 M'inuite à chanter avec elle  
 De Melphe la gloire immortelle,  
 D'un chant qui soit plus que diuin.  
 Le lien de l'amitié sainte,  
 Qui tient si saintement estreinte



# ODE DE

Ton ame à ce grand Cardinal,  
Dont le nom si fameux ie porte,  
Bien qu'à mon espaule peu forte  
Ce fais soit par trop inegal.

Ceste amitié me conuie  
D'immortalizer ta vie  
Au sein de l'eternité,  
Encor que ta renommee  
D'une aile mieulx emplumee  
Vole à l'immortalité.

## PAUSE II.

Si ie voulois suyure Pindare,  
Qui en mille discours s'egare  
Deuant que venir à son poinct,  
Obscur ie brouillerois ceste Ode  
De cent propos: mais telle mode  
De louange ne me plaict point.  
Il me plaict de chanter ta gloire  
D'un vers lequel se face croire  
Par sa seule simplicité:  
Sans me distiller la ceruelle  
Nuiet & iour, pour rēdre nouvelle  
Ie ne sçay quelle antiquité.

Tirant d'une longue fable  
Vn loz qui n'est veritable,  
Pour farder l'honneur de ceux,  
Qui peincts de telles louanges,  
Comme de plumes estranges,  
N'ont rien de louable en eux.

## P A V S E I I I.

Si j'auois faute de matiere,  
 Ou que d'une Iliade entiere  
 En toy ie n'eusse l'argument,  
 I'irois de ton antique race  
 La vertu, l'honneur, & la grace  
 Recercher sous le monument.

Ie rendrois ta gloire eternelle  
 Par la louange paternelle,  
 Loüant la magnanimité  
 De ce sage & vertueux Prince  
 Qui sert à ceux de sa prouince  
 De miroir de fidelité.

La grandeur de son courage  
 Se monstra contre l'orage  
 De la fortune: & sa foy,  
 Où tache ne s'est trouuee,  
 En Piedmont fut esprouuee,  
 Dessous l'un & l'autre Roy.

## P A V S E I I I I.

De ce bon Prince les louanges  
 Volant par les bouches estranges,  
 Suffiroient pour rendre eternel  
 L'honneur du fils, qui de sa race  
 Suyuant la vertueuse trace,  
 Chemine à l'honneur paternel.

Mais avecques le temps, j'espere  
 Dresser vn sepulchre à ton pere,  
 Et ne veux bastir ton renom  
 Sur ses vertus dont tu herites:  
 Ie veux sur tes propres merites

Fonder la gloire de ton nom.  
 Qui, sans qu'autre la supporte,  
 De soy mesme est assez forte  
 Pour durer contre les ans,  
 Et de mille vertus pleine,  
 Enfante sans nulle peine  
 Mille arguments suffisans.

## P A V S E V.

Mais comme errant par vne pree  
 De diuerses fleurs diapree,  
 La vierge souvent n'a loisir,  
 Parmy tant de beautez nouvelles,  
 De recognoistre les plus belles,  
 Et ne sçait lesquelles choisir:  
 Et comme le marchand encore  
 Qui des plus beaux dons de l'Aurore  
 Fait vn achapt, souvent se perd,  
 Laisse, reprent, tourne & reuire,  
 Puis prent, ne sçachant plus qu'eslire,  
 Le premier qui luy est offert:  
 Ainsi confus de merueilles,  
 Pour tant de vertus pareilles  
 Qu'en toy reluire ie voy,  
 Ie perds toute cognoissance,  
 Et pauvre par l'abondance  
 Ne sçay que choisir en toy.

## P A V S E VI.

Car si ie louë ta faconde,  
 Ta grace à nulle autre seconde  
 Veut estre assize au rang premier:  
 Et si ta doctrine ie loüe,

Ton



Ton sens naturel ne m'adouoüe  
 Que ie le laisse le dernier.  
 Si ie veux loüer ta richesse,  
 Ta suffisance & ta largesse  
 Demandent le premier honneur:  
 Et si ton bon-heur ie publie,  
 Ta prudence veut que ie die,  
 Qu'elle est cause de ce bon-heur.

Si ta grauité ie vante,  
 Ta douceur veut que ie chante  
 Son merite: & si ie veux  
 Loüer ton Royal lignage,  
 Ton plus que Royal courage  
 Dit qu'il est plus genereux.

## P A V S E V I I.

Si ta grandeur ie mets en compte,  
 Ta modestie qui n'a honte  
 D'honorer vn moindre que soy,  
 Veult estre de ceste partie,  
 Et dit que par la modestie  
 Se cognoist la grandeur d'un Roy.

Roy vray'ment se peut dire l'homme  
 Qui vit à soymesme', ainsi comme  
 Il te plaict viure, & comme encor'  
 Noz bons vieux peres souloient viure,  
 Auant que le fer & le cuyure  
 Eussent chassé l'argent & l'or.

Cest heur, Prelat, te fait estre  
 De toy le prince, & le maistre,  
 Plus grand que celuy qui court.  
 Où l'ambition le meine,

# O D E D E

*Beant d'une attente vaine  
Après les dieux de la court.*

## P A V S E V I I I.

*De mil' autres vertus cachees  
D'une chaisne d'or attachees  
Vn long escadron i'apperçoy,  
Qui de toute parts m'environne,  
Se plaignant qu'à d'autres ie donne  
Les louanges, que ie luy doy.*

*Ainsi ma Muse peu discrete  
Comme dans les erreurs de Crete,  
Parmy tant de chemins tortus  
De ses pas se trouue deceuë,  
Et ne peut retrouver l'issuë  
Du labirynth' de tes vertus.*

*A fin donc que ie ne rentre  
Plus auant dedans le centre  
D'une si profonde mer,  
Muse retourne au riuage  
Et d'un plus seur nauigage  
Appren ta barque à ramer.*

## P A V S E I X.

*Allon' voir, ma doulce compaignie  
Les doulx plaisirs de la champaigne  
Ses prez, ses ondes, & ses bois:  
Là nous menerons vne vie  
Qui portera bien peu d'enuie  
Aux delices des plus grands Rois.*

*Allon' voir ce bel edifice  
Que la nature & l'artifice  
Ont embelly de cent plaisirs:*

Cest Aiz dont la belle demeure  
Peult arracher en moins d'une heure  
Noz plus ambicieux desirs.

Là d'une plaisante peine  
Le cerf fuyant par la plaine,  
Ou le lieure, nous suyurons:  
Là saintement solitaires,  
Loing de proces, & d'affaires,  
Heureusement nous viurons.

P A V S E X.

Là d'une Musique fournie  
Nous orrons la doulce harmonie,  
Dont les discords melodieux  
De mil' douceurs nompareilles  
Tirant l'ame par les oreilles,  
Nous feront compaignons des dieux.

Après le plaisir delectable  
Du luth, compaignon de la table,  
Nous gousterons les doctes sons,  
Les accords, la douceur, la grace  
Dont mon Caraciol efface  
L'honneur des plus vieilles chansons.

Soit que de sa main diuine  
Il touche vne Ode Latine  
Soit que d'une Thusque vois  
Quelque beau chant il accorde,  
Ou soit que changeant de corde  
Il touche le luth François.

P A V S E X I.

Nul mieulx que luy sçait la maniere  
De rendre vne ame prisonniere



Au bruit de cent accords diuers:  
 Nul encor tant que luy ie prise,  
 Et nul tant que luy fauorise  
 L'humble merite de mes vers.  
 Appres que la voix de ma Muse  
 Nous trompant d'une doulceruse  
 Aura charmé nostre soucy,  
 Alors de sa docte poictrine  
 Versant vne sainte doctrine  
 Avec' vn plus graue sourcy:  
 Il nous remplira l'oreille,  
 Et le cœur de la merueille  
 De ce grand ouurier parfaict,  
 Qui du vent de sa parole  
 Formant l'un & l'autre pole,  
 De rien ce grand Tout a faict.

## P A V S E      X I I.

Il nous dénoura les passages,  
 Qui geinent les plus doctes sages  
 Sans que pour la facilité  
 Qui rend la chose moins obscure  
 La maiesté de l'escriture  
 Perde rien de sa grauité.  
 Et que sert d'une obscure nûe  
 Rendre vne lumiere incognûe  
 Sans iamais arriuier au poinct?  
 Que sert il de se vouloir faire  
 Emerueillable au populaire  
 Par les choses qu'il n'entend point?

*Celuy qui veut que son œuvre  
 Profitable se decœuvre,  
 Qu'il soit vtile & plaisant:  
 Ou s'il veut cacher son dire,  
 Sans prendre peine à l'escire,  
 Qu'il le cache en se taisant.*

## P A V S E X I I I.

*Mon Caraciol, qui n'aspire  
 A ces vanitez qu'on admire  
 Seulement pour l'obscurité,  
 Au droit sentier nous achemine,  
 Et sçait mesler en sa doctrine  
 Le plaisir à l'utilité.  
 Aussi le Seigneur, qui allume  
 La sainte fureur de sa plume,  
 Le loyer luy en donnera:  
 Et la louange, qu'il mesprise,  
 L'ayant si iustement acquise,  
 Au double luy retournera.  
 Chanson, qui dessus ton aile  
 Porte' vne gloire eternelle,  
 Vole d'icy promptement  
 Iusqu' à ceste humide plaine  
 Qui de l'antique Sirène  
 Arrouse le monument.*

F I N.

O D E  
A MADAME DIANE DE  
POICTIERS DVCHESSE  
de Valentinois.



*A garde des provinces  
Est en la main des Dieux,  
Et l'image des Princes  
Est peinte dans les cieux,*

*Dieu tourne à son plaisir*

*Les Rois, & leur desir.*

*Tout ce, que tient encore*

*Du Monde la rondeur,*

*Sur toute chose honnore*

*Des Princes la grandeur.*

*Les Rois sont oingts de Dieu,*

*Disoit le grand Hebrien.*

*Heureux est celuy donques*

*Qui en peult approcher,*

*Et plus heureux quiconques*

*Leur est aymable, & cher.*

*Les cieux, dès qu'il fut né,*

*Cest heur luy ont donné.*

*La grand' main plantureuse*

*Des Dieux, & du bonheur,*

*Vostre naissance heureuse*

*Combla de cest honneur,*

*Seul né, comme ie croy,*

*Pour estre aymé d'un Roy:*

*D'un Roy tel, que l'Aurore,*

*Et le liât du Soleil,*

*L'ourse, & la rive More,*



N'ont point veu son pareil,  
Ny ne voyront encor',  
Reuinst le siecle d'or.

La vertueuse grace,  
Et l'honneur plus qu'humain  
Escript sur vostre face  
D'une diuine main,  
De ce Roy tant exquis  
Le cœur vous ont acquis:

Que la France prospere  
D'auoir tel bien trouué,  
Beaucoup moins Roy, que Pere,  
A tousiours esprouué:  
Et ne peult rien des Dieux  
Iamais esperer mieulx.

Heureux donques le Prince  
D'un tel peuple Seigneur,  
Heureuse la Prouince  
D'auoir tel gouuerneur:  
Et vous heureuse aussi  
D'en estre aymee ainsi.

La bienheureuse France  
Iouissante du bien  
De sa longue esperance,  
Ne souhaite plus rien:  
Voyant tous ses souhaits  
En voz graces parfaits.

C'est pourquoy ceste lyre,  
Cest archet, & ces doigts,  
Qui ont bien oſé dire  
Les louanges des Rois,

Se viennent presenter,  
 Pour les vostres chanter.  
 Esperant qu'à la grace  
 De vostre humanité,  
 Qui marche par la trace  
 De la Divinité,  
 Ne seront odieux  
 Les saints presens des Dieux.  
 La fille de Latonne,  
 Et Phæbus tout voyant,  
 Sont nez du Dieu qui tonne  
 D'un sceptre foudroyant,  
 Phæbus de ses douceurs  
 Anime les neuf Sœurs:  
 Les neuf Sœurs, que Memoire  
 Concent de Iuppiter,  
 Pour l'immortelle gloire  
 Des Princes reciter,  
 Dont HENRY tient le lieu  
 Le premier, apres Dieu.  
 Les Nymphes Deliennes,  
 Les Nymphes, mon souci,  
 Les sœurs Parnassiennes,  
 Et les Graces aussi,  
 Dansent sous la clarté  
 De vostre deité.  
 Ceulx, dont la conuoitise  
 Sœur de l'ambition,  
 Soigneusement attise  
 La serue affection,  
 Ceulx-la ne goustent pas

Des Muses les appas.  
L'ignorant populaire  
Telle faueur n'attend,  
A qui rien ne peult plaire  
Si non ce qu'il entent,  
Et dont iamais les yeulx  
Ne s'eleuent aux cieulx:  
Où la chaste lumiere  
De vostre luyfant front  
Ores se monstre entiere,  
Ores en demy rond,  
Sœur de l'autre flambeau  
Du monde le plus beau.  
C'est le Soleil de France,  
Qui peult bien commander  
Que l'aveugle ignorance  
Se voise desbander:  
Redonnant liberté  
A la belle clarté.  
Adonques l'excellence  
De ses faicts tant louez  
Rompra le long silence  
De mes vers enroüez,  
Si par vous i'ay tant d'heur  
De plaire à sa grandeur.  
Alors ie n'auray crainte  
Que le lyrique honneur  
Sente la fiere atteinte  
Du mordant repreneur:  
Ie ne craindray l'effort  
Du temps, ny de la mort.



Les harpyes friandes,  
 Les corbeaux affamez  
 A piller les viandes  
 Sont tous accoustumez,  
 Les cygnes bien chantans  
 Frequentent les estangs.  
 Là, d'une plume franche  
 Sans art apparoyssant,  
 De couleur noire & blanche  
 Peindray le beau Croissant,  
 Les traicts, & l'arc Turquois,  
 Et le doré Carquois.  
 De ceux, que Cynthe adore  
 L'honneur ie publi-ray,  
 Et leurs beaux noms encore  
 En vn i' assembleray,  
 D'un plus ferme lien  
 Que le nœu Gordien.  
 De Boulongne rendue,  
 Des gardez Escossois,  
 De Parme deffendue  
 Par le soldat François,  
 I'enuoyray sur mes vers  
 Le bruit par l'univers.  
 Ie diray la victoire  
 De la Royale main,  
 Qui a semé sa gloire  
 Sur le fleuve Germain,  
 Plantant le lyz parmy  
 Les champs de l'ennemy.  
 Ie diray, que d'Auguste

Il rend le siecle heureux:  
Et que son bras robuste  
Sur tous cheualeureux  
Anime d'un grand cœur  
Le françois belliqueur.  
Grauant l'honneur de Gaule  
D'un burin rougissant  
Sur la fuyante espaulle  
De Cesar pallissant:  
De Cesar odieux  
Aux hommes, & aux Dieux.  
La hardie entreprise  
Et les cœurs indontez  
De Vandosme, & de Guyse,  
Y seront racontez,  
Ie n'oubli-ray aussi  
Le grand Mommorancy.  
La superbe proësse  
Et d'Achile, & d'Heëtor,  
La sage hardieesse  
D'vlysse, & de Nestor,  
Et mille autres miliers  
D'indontez Cheualiers,  
Du mesme vase encores,  
Ou ils furent enclos,  
Enclosés seroient ores  
Leurs cendres, & leurs loz  
Si l'art des bien disans  
N'eust surmonté les ans.  
Les vertus honnorees  
Volent iusques au ciel,

Sur les ailes dorees  
Des vers plus doux que miel,  
Tirant hors du tombeau  
De nous tout le plus beau.

Faites, Diane sainte,  
Que ce Roy vertueux  
Appres la force esteinte  
De Mars l'impetueux,  
Escoute quelquefois  
Des neuf Vierges la vois.

Les neuf vierges honteuses  
L'or ne demandent pas,  
Et ne sont conuoiteuses  
Des mendiez repas:  
Vn bon œil seulement  
Est leur contentement.

A ELLE ENCORES.

Jamais ie n'auray close  
La bouche à vostre honneur,  
Mais plus que d'autre chose,  
En seray le sonneur,  
Luy dressant vn autel  
Pour le rendre immortel.

Là des beaux vers d'Horace  
Imitant les doux sons,  
Pour donner plus de grace  
A mes humbles chansons,  
J'empliray l'univers  
Du doux bruit de ces vers.



Chantez, tendres pucelles,  
La sœur du Delien,  
Enfans, avecques elles,  
Chantez le Cyntien,  
Chantez Latonne aussi  
D'un grand Dieu le soucy,  
Chantez du froid Algide  
Les haults crins verdissans,  
Ou sur la riue humide  
Les boys s'esjouissans,  
D'ombre Erymant couuert,  
Ou bien Grage le verd.

Louëz Tempe, & encore  
Louëz plus qu'autre lieu  
Ceste Isle, que decore  
La naissance du Dieu,  
Qui porte l'Arc Turquois,  
La Lyre, & le Carquois.

Après ceulx-cy faut dire  
Le Paradis d'Anct,  
Mais pour bien le descrire  
Nommez-le Dianet,  
Chantez ces Palais d'or,  
Et ses marbres encor'.

Que saint Germain on vante,  
Ses ondes & ses boys,  
Que sur tous on le chante,  
Car l'Apollon François  
Entrant premier au iour,  
Toucha ce beau seiour.  
Luy à vostre priere

La peste chassera,  
 Et sa fureur guerriere  
 Sur Charles poussera,  
 Il enuoyra la faim  
 Au Flamant & Germain.

## S O N N E T.

De vostre Dianet, des maisons la plus belle,  
 Les bastiments, graueures & protraicts,  
 Qui si au vif expriment les vieux traicts  
 D'un Archimede, & Lysippe, & Apelle,  
 Contre les ans n'auront la force telle,  
 Qu'un iour ne soient leurs ouurages desfaits:  
 Mais la memoire & grandeur de voz faits  
 Contre la mort se rendra immortelle.  
 De voz vertus le bruit ne mourra pas,  
 Ains d'autre outil, que de ligne ou compas,  
 Se bastira vne eternelle gloire:  
 Qui tout ainsi que vostre croissant luit  
 Au plus serain d'une bien claire nuit,  
 Luira tousiours au temple de Memoire.

## A LADICTE DAME.

*Madame, ne pensez pas  
Que Dieu qui ses graces donne,  
Faisant les vns naistre bas,  
Les autres portans couronne,  
Pour neant vous ayt donné  
Ce noble esprit tant bien né,  
Ceste doulceur, ceste grace,  
Ceste vertu, ce grand heur,  
Ce port & ceste grandeur  
Qu'on voit luire en vostre face.*

*Ces dons il a mis en vous  
Pour se faire en vous cognoistre,  
Et vous a fait entre nous  
Comme vn miracle apparoistre,  
Afin que de ce grand Roy  
D'une inuiolable foy  
Vous peussiez posseder l'ame,  
Et que son affection  
Par vostre perfection  
Brulast d'une sainte flamme.*

*Les Roys monstrent aux humains  
De Dieu l'exemple & l'image,  
Aussi dit on qu'en ses mains  
Dieu tient des Roys le courage:  
Dont il tourne à son plaisir  
Et l'amour & le desir:  
Et n'est pas en la puissance  
D'un humain entendement,  
D'esbranler tant seulement*



Vne Royale constance.

On voit plusieurs grands vertus  
Reluire au monde, mais celles,  
Dont les Roys sont reueſtus,  
Sont les plus cleres & belles:  
Entre lesquelles reluit  
Comme la Lune de nuict,  
Ceste vertu tant loüable,  
Ceste constance qui faiſt,  
Que ce qui est plus parfaict  
Est d'autant moins variable.

Combien que ce Roy, qui tient  
La plus honorable place  
De tout ce qui appartient  
A Prince de telle race,  
Soit le plus cheualeureux,  
Le plus sage, & plus heureux,  
Qui onques porta couronne:  
La vertu d'estre constant  
C'est ceste vertu pourtant  
Dont plus de gloire on luy donne.

Madame, il a fait vers vous  
De ceste vertu la preuue,  
Et a fait cognoistre à tous  
Qu'un plus constant ne se treuve:  
Estant comme le rocher  
Qui laisse bien approcher  
De soy la fureur de l'onde,  
Mais quelque assaut que souuent  
Luy donne l'onde & le vent,  
Touſiours plus ferme il se fonde.

Et en

*Et en cela clairement*

*Il monstre la vertu belle  
Estre le seul fondement  
De son amour immortelle,  
Laquelle il reuere en vous,  
Et fait que chacun de nous  
En vous aussi la reuere,  
Voyant en sa maiesté  
Ceste grande fermeté,  
En son amour perseuere.*

*Ce sage Mommorancy,  
Ce vainqueur de la fortune,  
Pourroit tesmoingner icy,  
De quelle amour non commune,  
Ce Prince a tousiours aymé  
Vn seruiteur estimé  
Sur tous fidele à son maistre,  
Vn seruiteur si loyal,  
Qu'onques seruiteur Royal  
Plus loyal on ne veit estre.*

*O trois voire quatre fois  
Bien-heureuse la Prouince,  
Laquelle est subiecte aux loix  
D'un si sage & vaillant Prince!  
Et vous bien-heureuse aussi,  
Qui n'avez autre soucy  
Que de sa grandeur prospere,  
Et de voir tous ses enfans  
En tous actes triomphans  
Vn iour ressembler au pere.  
Par là vous auez acquis*

Le cœur de toute la France,  
 Qui ne peult estre conquis  
 Par grandeur ny par puissance,  
 Si on ne voit la douceur  
 Ioincte auecques la grandeur,  
 Comme est la vostre Madame,  
 Qui est cause que chacun,  
 Comme vn refuge commun,  
 En ses ennuis vous reclame.  
 Aussi quelle vertu rend  
 Vne grandeur plus aymable,  
 Qu'une bonté qui s'estend  
 Enuers chacun fauorable?  
 Comme vous, qui n'attendez  
 Qu'on vous prie, mais tendez  
 A tous l'oreille declose,  
 De loing appellant celuy  
 Qui monstre auoir quelque ennuy,  
 Et de vous approcher n'oze  
 Les Rois & Princes qui sont  
 Comme dieux en leur prouinces,  
 Et les grands Seigneurs qui ont  
 L'amour & faueur des Princes,  
 Du peuple sont honorez,  
 Du peuple ils sont adorez,  
 S'il est permis de le dire,  
 Ils ont l'oreille du Roy,  
 Mais tel honneur apres soy  
 Beaucoup de travail attire.  
 Car ilz tiennent ce haut lieu  
 Dessus le bas populaire



Comme ministres de Dieu,  
Et seruiteurs du vulgaire:  
Aussi le peuple a bon droit  
En recompense leur doit  
Tout honneur & reuerence:  
Et qui ne leur porte honneur  
Il n'offense leur grandeur,  
C'est Dieu mesme qu'il offense.

Madame, Dieu mist en vous  
Cest esprit & ceste grace,  
Et vous donna par sur tous  
Cest heur qui tout autre passe:  
A fin qu'en auctorité  
Vous mainteniez l'equite,  
L'innocence & la iustice,  
Et vous monstrez bien aussi  
Que Dieu ne vous meit icy,  
Que pour le commun seruice.

Car la France n'a point eu,  
Qui plus les bons auctorise,  
Qui plus ayme la vertu,  
Qui plus le droict fauorise.  
Entre tous vous aduancez  
Ceulx là que vous cognoissez  
Du Roy seruiteurs fideles:  
Gardant ceux qui sont absens  
Comme ceux qui sont presens  
Dessoubs l'ombre de voz ailes.

Mais qui pourroit seulement  
Auecques ceste foy viue  
Louer assez dignement,

Ceste charité naïfue?

Les pauvres alimentez,

Et les malades traictez

Avec' tant de soing & cure,

Monstrent assez l'amitié,

La candeur, & la pitié,

Que vous avez de nature.

Sur tout vous avez le soing

De Dieu & de son Eglise,

De vous repoussant bien loing

Toute malice & feintise,

Les meschans & vicieux

Ne plaisent point à voz yeulx:

Vous n'aymez la tyrannie,

Vous n'escoutez le flatteur,

Ny le maling rapporteur,

Qui s'arme de calomnie.

Ceulx qui ne sont bons à rien,

Sinon à servir de nombre,

Nez à consumer le bien,

Ne vivent point sous vostre ombre.

Les mocqueurs iniurieux

Sur tous vous sont odieux,

Sachant qu'aupres d'un grand Prince

Rien n'est pire qu'un mocqueur,

Ne qui plus oste le cœur

Et l'amour d'une Prouince.

Je ne veulx pas oublier

Ceste amitié coniugale

Laquelle on doit publier

Pour la plus ferme & loyale,

Ceste humble viduité  
 En monstre la verité,  
 Qui parmy ceste hauteſſe  
 Egale à celle des Dieux,  
 Ne monstre rien à noz yeulx  
 Qu'une couleur de triſteſſe.

C'est madame, ce qui fait  
 Qu'ainſi chacun vous admire,  
 Et que d'un commun ſouhait  
 Tout bon heur on vous deſire.  
 Que puiſſiez-vous longuement  
 Ainſi viure heureuſement,  
 Et voſtre vertu ſuyvie  
 De voſtre fatal bonheur,  
 Vous viuant, ait ceſt honneur,  
 De triompher de l'enuie.

Si voſtre grandeur a donc  
 Pour ſa plus ferme aſſurance  
 Dieu qui ne démentit onq'  
 Vne fidelle eſperance,  
 Vn Roy dont la maieſté  
 N'a rien de legereté,  
 Vn peuple qui vous honore,  
 Qui vous ayme, & qui d'autant  
 Qu'il va voſtre heur ſouhaitant  
 Souhaite le ſien encore.

Si vous auez tel appuy,  
 Madame, deuez vous craindre  
 Que quelque faſcheux ennuy  
 Voſtre plaſir vienne eſteindre?  
 Quel deſaſtre, tant ſoit fort,



Iamais vous peut faire tort?  
 Vivez donques asseuree,  
 Malgré le sort enuieux,  
 Que tout ce qui vient des cieux  
 Est d'éternelle durée.

Quant à l'iniure des ans,  
 Si France me daignoit mettre  
 Au ranc de ses mieux disans,  
 Je m'oserois bien promettre  
 De bastir à vostre nom  
 Vn œuvre de tel renom,  
 Que vostre Anet admirable,  
 Auquel se voit imité  
 Tout l'art de l'antiquité,  
 Ne seroit point plus durable.

Si est-ce, tel que ie suis,  
 Que vous ayant pour escorte,  
 De moy promettre ie puis  
 Que i'ay l'espaule assez forte  
 Pour porter au ciel le bruit  
 De vostre vertu qui luit  
 Aussi clere entre les Dames,  
 Que celle, qui sur le front  
 Porte vostre demy-rond,  
 Luit sur les celestes flammes.

Vrayement ingrat ie serois,  
 Et pis, si pis se peult dire,  
 Si voz vertus ie taisois  
 Dessus les nerfs de ma Lyre,  
 Ayant receu tant d'honneur,  
 Tant de grace & de faueur,

De vous, qui sans mon merite,  
Mesme estant de vous bien loing,  
Auez daigné prendre soing  
De ma fortune petite.

Aussi tant que ie viuray,  
I'en garderay la memoire,  
Et rien de beau n'escriray,  
Qui ne soit à vostre gloire,  
Comme celle, à qui ie doy  
Mes vers, mon esprit, & moy,  
Vous seule estant la premiere,  
Qui à fin de me hausser,  
Daignastes bien abbaïsser  
Dessus moy vostre lumiere.

Si ie voulois m'amuser  
Au nom dont on vous appelle,  
Ou si ie voulois vser  
D'autre inuention nouuelle,  
D'arcez, & traits i'enrichirois  
Cest æuvre, & le remplirois  
De mainte & de mainte fable:  
Mais rien de vous ie ne veux  
Tesmoigner à noz nepueux,  
Qui tout ne soit veritable.

Ie ne suis point inuenteur  
D'un tas de fables friuoles,  
Et d'artifice menteur  
Ne farde point mes paroles,  
Cela que i'escriis de vous,  
Est en la bouche de tous,  
Mais à fin que d'âge en âge

Ceste vine verité  
 Passe à la posterité,  
 l'en porte icy tesmoignage.

## EN LA PERSONNE de ladicte Dame.

Le Dieu qui s'est fait de mon cœur  
 Par moy-mesmes le seul vainqueur,  
 Ne me fait point d'outrage:  
 Il est humain & gracieux,  
 Et comme l'autre vicieux  
 N'est auenue & volage.

Il est en sa perfection,  
 Et tel en mon affection,  
 Qu'au ciel on le doit croire:  
 Il est tout bon, il est tout beau,  
 Et le feu de son cler flambeau  
 N'a point la flamme noire.

Il est de soy-mesmes content,  
 Et rien plus qu'il a ne pretend,  
 Mais tout en soy abonde:  
 Il est son accomplissement,  
 Sa fin & son commencement,  
 Comme la forme ronde.

Aussi à sa suite il n'a point  
 Ce fol desir qui les cœurs poingt,  
 Le soupçon, ny l'enuie:  
 Il n'est ny double, ny trompeur,  
 Et d'une miserable peur  
 Ne tormente ma vie.



Il ne craint la desloyauté,  
 Et n'a soucy de la beauté,  
 Qui du vice est amie:  
 Le temps ne luy peut faire tort,  
 Encores moins le faux rapport  
 D'une langue ennemie.  
 Si donques mon amour est tel,  
 Et mon subiect est immortel,  
 De qui me doy-ie craindre?  
 La nuë s'oppose au Soleil,  
 Mais son lustre est tousiours pareil,  
 Et ne se peut esteindre.  
 Plusieurs me grondent de bien loing,  
 Mais celuy qui de tout a soing,  
 Y a donné bon ordre:  
 Ils sont comme chiens qui de nuict  
 Abboyent la Lune qui luit,  
 Et ne la peuuent mordre.

## C H A N S O N.

Tristes souffirs, messagers de mon ame,  
 Puisque n'ay plus le parler, ny les yeulx,  
 Si vostre ardeur vient d'une sainte flamme,  
 Et ne tient rien de l'amour vicieux,  
 En attendant de la faueur des cieux  
 Le bien que seul vous deuez requerir,  
 Puis qu'en luy gist tout mon plus & mon mieulx,  
 Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

Si cestuy-la qui tant sienne m'a faicte,  
 Qu'à moy ne suis pour estre toute à luy,

Est la personne au monde plus parfaicte,  
 Et le plus grand qui se trouue auiourd'huy,  
 S'il est mon tout, & briefs'il est celuy,  
 Qui seul me peult de la mort recourir,  
 Chastes sousspirs, tesmoings de mon ennuy,  
 Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

Si c'est celuy qui depuis son enfance  
 A la vertu s'est si fort adonné,  
 Que quand royal ne seroit de naissance,  
 Digne seroit d'estre Roy couronné,  
 S'il est parfaict, si depuis qu'il est né  
 Il n'a tasché qu'à vertu acquerir,  
 S'il est vaillant, sage & bien fortuné,  
 Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

S'il est adroit, si c'est le plus beau Prince,  
 Qu'on veit iamaïs, et du plus doux maintië,  
 S'il ayme Dieu, s'il ayme sa prouince,  
 Et s'il est Roy sur tous Rois treschrestien,  
 Si iuste il veult que chacun ait le sien,  
 Et s'il est né pour la vertu cherir,  
 S'il est des siens l'esperance & soustien,  
 Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

Si d'Alexandre il a la hardiesse,  
 Si d'Annibal la grand' dexterité,  
 De Scipion la constance & sagesse,  
 Et de Cesar la grand' celerité,  
 Si de son cueur la magnanimité  
 Sur tous les Rois le doit faire florir,  
 S'il a cest heur, & plus grand meritë,  
 Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

S'il s'est trouué en tous les camps de Fräce



Depuis quinze ans, & s'il a si souvent  
 Comme le moindre esprouvé sa vaillance,  
 Au froid, au chault, à la pluie & au vent,  
 Si en dix ans d'un bon heur se suivant,  
 Il a plus faict pour honneur conquerir,  
 Qu'autre n'a faict durant tout son vivant,  
 Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

Si sa vertu a donté la fortune,  
 S'il a repris aux cheueulx le bon heur,  
 Qui d'une trace aux autres non commune  
 L'a faict monter au beau temple d'honneur,  
 S'il est de soy, & des autres vainqueur,  
 S'il veult en paix sa province nourrir,  
 S'il a des siens & le corps, & le cueur,  
 Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

Si vn tel Prince a daigné sa hautesse  
 Pour quelque bien qu'il a cogneu en moy,  
 Tant abbaisser deuers ma petitesse,  
 Que l'honorer de l'amitié d'un Roy,  
 S'il a cogneu que l'amour, & la foy  
 Sont les beautez qui ne peuuent perir,  
 Si son plaisir seul me donne la loy,  
 Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

Si i'ay vsé de sa faueur & grace,  
 Pour la raison, le droict, & l'equité,  
 Si sa grandeur, & celle de sa race  
 Plus que mon bien i'ay tousiours souhaité,  
 Si pour luy voir l'heur qu'il a merité,  
 A mille morts ie ne craindrois offrir  
 Moy, & les miens, & ma posterité,  
 Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.



S'il sçait qu'au cueur i'ay sa figure enclose,  
 Sa bonne grace, & sa perfection,  
 Que nuiet & iour ie ne songe autre chose,  
 Qu'il est le but de mon affection,  
 Si ne le voir m'est vne passion  
 Plus que la mort rigoureuse à souffrir,  
 S'il a de moy quelque compassion,  
 TourneZ à moy ie ne veulx plus mourir.

S'il sçait qu'icy ie ne desire viure,  
 Que pour luy seul, et que l'ayant perdu,  
 Ie ne voudrois vn seul iour le suruiure,  
 Que mon esprit au sien ne fust rendu,  
 Si son retour si long temps attendu,  
 (Espoir qui seul me garde de perir)  
 Doit rapporter mon bon heur pretendu,  
 TourneZ à moy, ie ne veulx plus mourir.

Mais si par mort, ou par quelque disgrâce,  
 Par quelque enuie, ou quelque faulx rapport,  
 M'est denié l'heur de reuoir sa face,  
 (Penser qui seul m'est pire que la mort)  
 Plustost que voir vn si malheureux sort,  
 Tristes souspirs, qui mon dueil entendeZ,  
 Puis qu'icy bas ie n'ay plus de confort,  
 Montez au ciel, & la hault m'attendez.

S'il croit, qu'icy sans l'heur de sa presence  
 Tout ce que peult l'humain entendement  
 S'imaginer de mondaine affluence,  
 Tout le plaisir, tout le contentement,  
 Et tous les biens qui sous le firmament  
 Sont aux humains le plus recommandeZ  
 Me puissent plaire vne heure seulement,

Montez au ciel, & la-hault m'attendez.

Si ie dois craindre vne beauté fragile,  
Vn beau semblant tout autre que le cueur,  
Vne ieunesse inconstante, & mobile,  
Vn faulx sousspir, vne feincte langueur,  
Si le ciel veult m'user de sa rigueur,  
Si contre moy les astres sont bandeZ,  
Si le destin de l'amour est vainqueur,  
Montez au ciel, & la-hault m'attendez.

Dõcques sousspirs, tesmoings de ma pēsee,  
Qui son retour, ou ma mort demandeZ,  
Si mon amour n'est point recompensee,  
MonteZ au ciel, & la-hault m'attendez:  
Mais si l'honneur, seul but ou vous tendez,  
Et la vertu vous doiuent secourir,  
En attendant l'heur que vous pretendez,  
Tournez à moy ie ne veulx plus mourir.

## CH AN S O N P O V R

M. la Mares. de S. A.

Ie ne puis dissimuler

L'amitié, que tant ie prise,  
Aussi ne veulx-ie celer,

Qu'en prenant ie ne sois prise:

Puis qu'Amour m'a faiet cognoistre

Que l'honneur en est le maistre,

Ie n'ay crainte qu'on la voye,

Et veulx bien que chascun l'oye.

Car ce qui est louable à le penser,

Ne doit point l'œil, ny l'oreille offenser.



Ce n'est folle affection  
 Qui me tient en seruitude,  
 Mais vne obligation  
 Pour fuir ingratitude:  
 Ne pensez donc que i' offense  
 Ny moy ny ma conscience,  
 Quand vn tel amy i' honore,  
 Ou plustost quand ie l'adore.  
 Car sa vertu ne se doit moins aymer,  
 Qu'ingratitude accuser ou blasmer.

Ie laisseray donc parler  
 Ceux qui font de moy leur compte,  
 Vn poinct me peult consoler  
 Que ne puis receuoir honte:  
 De leurs langues ne me garde  
 Ayant honneur soubs ma garde:  
 Celuy qui aymer me daigne  
 Me conduict soubs son enseigne.  
 Et a bon droict celuy qui garde honneur,  
 Car il est peinct au vif dedans mon cueur.

## RESPONSE FAICTE

par la Royne de Nauarre.

Amour contre amour querelle,  
 Si par double effect contraire  
 Le mien lon me vient soustraire,  
 A l'honneur d'honneur i'appelle.



Sotte Amour & ignorance  
 Aveuglent vne ceruelle,  
 Et font qu'un songe on reuele  
 En lieu de vraye apparence.

Celle qui faict tant sa gloire  
 D'aymer, aussi d'estre aymee,  
 Feroit feu apres fumee,  
 S'elle me le faisoit croire.

Mais le saint où elle voüe  
 A mon offrande receüe,  
 Et ma fermeté cogneüe,  
 Qui faict qu'ailleurs ne se loüe.

## A P I E R R E D E

R O N S A R D.

Ronsard, la plus grand' part de nostre docte bande,  
 Et de mon ame encor' la partie plus grande,  
 A qui doit nostre Lyre & son archet Thebain,  
 Et les nerfs de son fust remonté par ta main,  
 France mere des arts, France te retient ores,  
 Et te retient la court de mon grand Prince encores:  
 Où l'honneur de Bordeaux, ton Carles maintenant  
 Va d'une docte voix tes doctes vers tonnante,  
 Carles des Muses prestre, à qui la vierge sage  
 A d'un franc naturel façonné le courage.  
 Par luy tu es aymé des Princes & du Roy,  
 Et par luy l'enuieux ne mesdit plus de toy.  
 » O bien heureux celui, lequel durant sa vie,  
 » Au gré de tout le monde a surmonté l'enuie!  
 Comme Hercule tu as ce fier monstre donté,

Les peuples & les Rois ayant de ton costé.  
 Courage donc, Ronsard: la victoire te donne,  
 Pour enlacer ton front la plus docte couronne.  
 La troppe de Phæbus se dresse à ton honneur,  
 Et Phæbus te faict seoir au milieu de son chœur,  
 Comme à l'entour de luy Orphé tient amusee,  
 S'estonnant de le voir, la grand' bande Elysee.

Qui vit doncques, Ronsard, plus q̃ toy biêheureux,  
 Plus aise & plus content? Or le dos plantureux  
 De ton vineux Sabut, ores la teste peincte  
 De Braje te retient, or ta Gastine saincte,  
 Et les Nymphes du Loyr apres toy vont sonnant,  
 Et Bellerie encor' va tes vers bouillonnant.  
 Nymphes, heureuses vous, à qui la nuit aggree  
 Mener soubz tel sonneur vostre danse sacree.  
 Il hante voꝝ forests sans crainte & sans souci,  
 Voꝝ antres, voꝝ rochers, & voꝝ fleuves aussi.  
 Nous chetifs ce pendant, ausquels le ciel fait guerre,  
 Fuyons la pauureté & par mer & par terre:  
 Mais l'importun souci qui nous suit pas à pas,  
 Et par terre & par mer, nous ne le fuyons pas.

Las où est ce grand cueur indontable? où est ores  
 Ce mespris de fortune, & ce desir encores  
 De l'immortalité? quand mon vol se guindoit  
 De Cyrre iusqu'au Ciel, où Phæbus me guidoit?  
 Et quand, suiuant tes pas, ie dedaignois la tourbe  
 Qui d'un humble souci vers la terre se courbe.  
 Or ie languis oysif, & d'un somme oublieux,  
 Sans quasi le sentir, ie sens presser mes yeux.  
 Cyrre plus ne me plaist, ny Permesse, & mon ame  
 Ne resent plus l'ardeur de sa premiere flamme.

Mais



Mais de quoy sert le soing? & de quoy sert la peur,  
Qui sans occasion nous tormenté le cueur?  
Heureux quand les douceurs de ma terre Angevine  
M'allaiçtoient au gyron de la Muse diuine!  
Laquelle entre ses bras mollement te receut  
Des que ton œil, Ronsard, la lumiere appercent,  
Et dict en souriant: Enfant prens accroissance,  
Puis que tu es, dict elle, à moy des ta naissance.

Elle mesme des lors, loing du peuple ocieux,  
Te monstra le chemin pour t'en aller aux cieux:  
Et fait descendre encor de leur iumelle croppe,  
Dessus ton petit Loyr les sœurs de Calliope:  
Où chantant tes Amours ores tu fais l'honneur  
De ta Cassandre egal au Florentin sonneur:  
Or' imitant Pindare, aux accords de ta lyre,  
Des hommes la louange & des Dieux tu fais dire:  
Et ne te fasche point, d'un son plus adoulci,  
Contrefaire vn Catulle & vn Tibulle aussi.  
Bref tout ce que tu fais (Car quoy que Ronsard face,  
Ronsard ne perd point temps) a tousiours bonne grace,  
Soit que des vers sans loy tu accordes les sons,  
Ou soit que tu t'esgayé en rustiques chansons.  
Ie dy le moins de toy. Toute la Cour te vante  
Pour Francus: pour Francus toute France te chante,  
Et chante iusq' icy le Tybre aux flots tortus,  
En son cours iaunissant, l'honneur de ton Francus.

Sus donques ce pendant que le Dieu de ta lyre  
De sa sainte fureur heureusement t'inspire,  
Escry, ose, & fay tant, Ronsard, à ceste fois,  
Que le Grec & Latin cede à nostre François.



# LES AMOURS DE

## I. DV BELLAY.

Me souhaittant de vostre amour espris,  
 Vous souhaitez en moy la mesme audace  
 D'un Orien, qu'une nûe i'embrasse,  
 Ou que pour cerf de mes chiens ie sois pris.  
 Vous souhaitez que de fureur surpris  
 I'augmente encor' les sepulchres de Thrace,  
 Que de mon nom la mer nommer ie face,  
 Ou que ie sois ce Chartier mal appris.  
 Vous souhaitez mon cœur ambicieux  
 D'une faueur qui n'appartient qu'aux Dieux:  
 Mais si tel fruit vient d'entreprises telles,  
 Souhaittez moy entreprise moins folle,  
 Ou si au ciel il vous plaist que ie vole,  
 Pour y voler souhaitez moy des ailes.

## II.

Si ceste grace en vous seule imprimée  
 Louer pouuois autant qu'elle est louable,  
 Et si autant que vous estes aymable  
 Autant de moy vous pouviez estre aymée:  
 Bien peu seroit ceste Laure estimée  
 Aupres de vous trop plus qu'elle estimable,  
 Et du Toscan le feu vingt ans durable  
 Aupres du mien ne seroit que fumée:  
 Mais au premier nul ne pourroit atteindre,  
 Et le second qui bien plus est à craindre,  
 Ne seroit rien qu'une esperance vaine.  
 Ce souhait donq' qu'il vous plaist de me faire,  
 Trop plus qu'à moy, à la France doit plaire,  
 Pour le plaisir qu'elle auroit de ma peine.

## III.

Je ne voudrois de vous estre enflammé  
 Me cognoissant de si peu de valeur,  
 Mais ie voudrois que cest' heureux malheur  
 D'un plus sçauant eust le cœur allumé.  
 Car sil estoit autant de vous aymé  
 Qu'en vous louant ce luy seroit d'honneur,  
 La France auroit sa part en ce bonheur,  
 Et vostre los seroit par tout semé.  
 Je ferois voir tout ce que l'Amour peult  
 Dessus noz cœurs, & le ciel quand il veult  
 Former icy vne parfaicte Dame.  
 Mais pour louer telle perfection,  
 Il y faudroit pareille affection  
 Que ceste là qui le Petrarque enflamme.

## IIII.

Si la beauté permettoit d'eslire aymée  
 En si hault lieu, d'un tel cœur que le mien,  
 Sans me vanter, dire i'oserois bien,  
 Qu'oncques beauté ne fut plus estimée:  
 Non que le vol de ma plume animée  
 Soit pour tenter vn vol Icarien,  
 Mais vous louant elle ne craindroit rien  
 Si de faueur elle estoit emplumée.  
 Qui voudroit donc vn te l'Phœnix louer,  
 Il vous faudroit pour vóstre l'aduoër,  
 Luy inspirant la force & le courage.  
 Ou bien faudroit qu'il teint le mesme ranc  
 De cest' esprit, honneur de vostre sang  
 Qui fut nommé le Phœnix de son âge.



Lors qu'Apollon vient troubler sa prestresse  
 De son diuin & saint affollement,  
 Son teinct, sa voix, il change horriblemēt  
 Et de mortel en elle rien ne laisse:  
 Mais aussi tost que ceste fureur cesse,  
 Son estomac enflé diuinement  
 Deuiet rassis, et tout soudainement  
 Sa deité soubs silence elle presse.  
 Et nul ne peult de l'Amour bien chanter  
 Si quelque obiect ne se vient presenter.  
 Dōc si il vous plait q'voz beautez ie vāte  
 Affollez moy de ceste doulce erreur,  
 Et m'inspirant vne sainte fureur,  
 Ouurez ma bouche, à fin qu'elle vo' chā-

Si des neuf Sœurs i'auois l'art mieux appris,  
 Plus sobrement ie voudrois en escrire,  
 Pour ne donner occasion de dire,  
 Que mon sçauoir ie mets à trop haut pris.  
 Je diray donc sans peur d'estre repris  
 De me vanter, qu'au mestier de la lyre  
 Je ne suis pas le meilleur, ny le pire,  
 De ceux qu'on nōme entre les bōs esprits.  
 Mais si i'auois en l'art de Poësie  
 Pour argument vne beauté choisie,  
 Qui fust autant que la vostre louable:  
 Je m'oserois promettre de chanter  
 Je ne sçay quoy, qui pourroit contenter,  
 Si mon labeur luy estoit agreable.



## V I I.

Bien qu'imparsaiët, i'ay toute fois des yeux,  
 Non pour iuger de vous parfaictement,  
 Mais comme peult l'humain entendement  
 Iuger à l'œil de la beauté des Cieux.

Bien qu'ignorant, ie n'aye receu des Dieux  
 L'art & sçauoir d'escire doctement,  
 Si donnez vous suffisant argument  
 De vous louer aux moins ingenieux.

Bien que mon sens transporter ne me laisse,  
 Si ay-ie bien pourtant la hardiesse  
 D'oser aymer vne beauté parfaicte.

Et qui voudroit telle amour me deffendre,  
 Cela seroit contre vn Dieu entreprendre,  
 Contre lequel Loy ne peult estre faicte.

## V I I I.

Combien qu'amour soit de telle nature  
 Qu'il n'a respect à la condition,  
 Mais par l'obiet d'une perfection  
 Où il luy plaist fait sentir sa poincture:

Combien qu'il prenne en noz cœurs nourriture  
 De vraye, pure & simple affection,  
 Ne tenant rien de ceste fiction

Qu'on attribue à l'Amour en peincture:

Combien encor' qu'il nous esleue aux cieux,  
 Le mien pourtant n'est si audacieux,  
 Que d'aspirer où il ne peult atteindre.

Et quand si hault il me voudroit guider,  
 D'un contre amour ie le voudrois brider,  
 Si par amour, amour se peult contraindre.

## IX.

Cinq & cinq ans sont ia coulez derriere,  
 Que de l'amour argument ie n'ay pris,  
 Et que du tout au cours de telz escripts  
 Iusques icy i'ay fermé la barriere.  
 Et reuoicy qu'en la mesme carriere,  
 Sans y penser, ie me trouue surpris,  
 Non moins ardent d'y gaigner quelque pris,  
 Qu'en la fureur de ma course premiere.  
 Il est bien vray que l'âge & les ennuys  
 Et les travaux dont chargé ie me suis,  
 Ne tardoient lors mes deux plantes isnelles:  
 Mais de bon cœur i'ay fait vn tel recueil,  
 Que seulement la faueur d'un bon œil  
 A mes talons adiousteroit des ailes.

## X.

Vous auez bien cest angelique face,  
 Ce front serein, & ces celestes yeulx,  
 Que Laure auoit, & si auez bien mieux  
 Portant le nom d'une plus noble race.  
 Mais ie n'ay pas ceste diuine grace,  
 Ces haults discours, ces traicts ingenieux,  
 Qu'auoit Petrarque, & moins audacieux  
 Mon vol aussi tire vne aile plus basse.  
 Pourquoy de moy auous donc souhaitté,  
 D'estre sacree à l'immortalité,  
 Si vostre nom d'un seul Petrarque est digne?  
 Ie ne sçay pas d'ou vient ce desir là,  
 Fors qu'il vous plaist nous monstrier par cela,  
 Que d'un Corbeau vous pouuez faire vn Cygne.



## XI.

Que d'Apollon vous aymiez les douceurs,  
 Et ceux ausquels nom de sçauans on donne,  
 Il ne fault point que cela nous estonne,  
 Vous le tenez de voz predecesseurs.

Lesquels combien qu'ils fussent possesseurs;  
 D'un grand estat, n'ont tant suiuy Bellonne,  
 Que sur l'armet ils n'ayent mis la couronne  
 Qui ceint le front des neuf sçauantes sœurs.

Et vous suyuant le trac de voz Ayeux,  
 Ne desdaignez les sons melodieux  
 Que nous apprend ceste trouppes sçauante.

De là vous vient ce genereux desir,  
 D'auoir voulu vn Poëte choisir,  
 Qui vous peult faire à tout iamais viuante.

## XII.

Si vn souhait qui m'a touché l'oreille  
 A peu si bien mon esprit enchanter,  
 Qu'il a contrainct ma bouche de chanter  
 D'un si doux mot la douceur n'ompareille:

Combien ce Dieu qui noz esprits resueille,  
 Faisant plus hault mes desirs attenter,  
 Feroit aussi plus haultement chanter  
 Ce qui de soy annonce sa merueille?

Ie n'eusse creu qu'une telle douceur  
 Eust peu tirer si doucement vn cœur,  
 Qui si long temps n'a bougé d'une place.

Mais or' ie croy ce qu'on dict d'Arion,  
 Mais or' ie croy ce qu'on dict d'Amphion,  
 Et ce qu'on dict du grand Prestre de Thrace.



# LES AMOURS

## XIII.

Comme souuent des prochaines fougeres  
 Le feu s'attache aux buissons, & souuent  
 Iusques aux bledz, par la fureur du vent,  
 Poussé le cours de ces flammes legeres:  
 Et comme encor' ces flammes passageres  
 Par tout le bois trainnent, en se suyuant,  
 Le feu qu'au pied d'un chesne au parauant  
 Auoyent laissé les peu cautes bergeres:  
 Ainsi l'amour d'un tel commencement  
 Prend bien souuent vn grand accroissement.  
 Il vault donc mieulx ma plume icy contraindre,  
 Que d'imiter vn homme sans raison,  
 Qui se iouant de sa propre maison,  
 Y met vn feu qui ne se peult esteindre.

## XIIII.

Voyez Amants, comment ce petit Dieu  
 Traicte noz cueurs. Sur la fleur de mon âge  
 Amour tout seul regnoit en mon courage,  
 Et n'y auoit la raison point de lieu.  
 Puis quand cest âge, augmentant peu à peu,  
 Vint sur ce poinct, ou l'homme est le plus sage,  
 D'autant qu'en moy croissoit sens & vsage,  
 D'autant aussi decroissoit ce doux feu.  
 Ores mes ans tendans sur la vieillesse,  
 (Voyez comment la raison nous delaisse)  
 Plus que iamais ie sens ce feu d'Amour.  
 L'ombre au matin nous voyons ainsi croistre,  
 Sur le midy plus petite apparostre,  
 Puis s'augmenter deuers la fin du iour.

## XV.

Pour tant d'ennuys que i'ay soufferts, Madame,  
 Pour vostre amour depuis cinq ou six ans,  
 Pour tant de pleurs & de souffirs cuisans,  
 Que i'ay tirez du plus profond de l'ame,  
 Je demandois ce baiser, qui sans blasme,  
 Sans ialousie, ou peur des mesdisans,  
 (Faveur commune entre les Courtisans)  
 Se peult donner de toute honnestes Dame.  
 Mais vous m'avez, soit par vostre rigueur,  
 Soit par pitié, ayant peult estre peur,  
 Qu'en vous baisant mon ame fust rauie,  
 Nié ce bien. Helas, si c'est pitié,  
 N'en vsez point enuers mon amitié,  
 Car telle mort me plaist mieux que la vie.

## XVI.

Bien que le Dieu des autres messager,  
 Avec l'esprit dont il vous fit largesse,  
 Ait mis en vous sous ce front de Deesse,  
 Je ne scay quoy d'inconstant & leger:  
 Bien que soyez comme ce passager  
 Oyseau sans pieds, qui volette sans cesse,  
 Si par la pluye ou par la neige espesse  
 Il n'est contrainct à terre se ranger:  
 Je prieray tant le Dieu, qui vous a faicte  
 En tout le reste excellente & parfaicte,  
 Qu'il osterà ceste imperfection:  
 Et verseray de pleurs vn tel orage,  
 Qu'il contraindra vostre amour trop volage,  
 De s'arrester sur mon affection.



Le Ciel ne pouuoit mieulx nous monſtrer ſon ſçauoir,  
 Qu'en vous formant, Madame, & ſi ſage et ſi belle,  
 Et qu'en vous departant de grace naturelle  
 Autant qu'une Deeſſe en pourroit meſme auoir.  
 Mais ſi vous faiſant telle, au Monde il a fait voir,  
 En vn ſubieſt mortel ſa puiſſance immortelle,  
 Vous reſerrant ainſi en priſon ſi cruelle,  
 Il a fait ſon enuie eſgalle à ſon pouuoir.  
 Las, qu'eſt-ce que i'ay dict? ce n'eſt pas par enuie,  
 Que voſtre liberté le Ciel vous a rauie,  
 Pluſtoſt pour noſtre bien il vous cache à noz yeux.  
 Car qui verroit de pres voſtre celeſte face,  
 Feroit ſon Paradis en ceſte terre baſſe,  
 Et ne voudroit iamais l'aller chercher aux Cieux.

Ne vous eſtonnez point que d'un ſi beau viſage,  
 On ſoit ainſi ſoigneux. L'homme auaricieux  
 Garde avecque tel ſoing ſon threſor precieux,  
 Son threſor qu'il poſſede, & n'en a point l'vſage.  
 Conſolez vous pluſtoſt, & de voſtre dommage,  
 Tirez quelque prouiſt, cognoiſſant que les Dieux  
 Comme vn rare threſor vous cachant à noz yeux,  
 De voz rares vertus nous donnent teſmoignage.  
 S'il n'eſt permis au corps iouir de ſa clarté,  
 Le Cœur qui avec ſoy porte ſa liberté,  
 Doit comme vertueux maintenir ſa franchise.  
 Et qui ſçait ſi l'amour, ſachant que le plaifir,  
 Qui plus eſt deffendu, donne plus de deſir,  
 Pour captiuier autrui en priſon vous a miſe?



## XIX.

Non, ie ne croy qu'Amour se soit vengé de vous,  
 Pource que de rigueur vous soyeZ trop armee,  
 Les dieux ne vous ont point si parfaicte formee  
 Pour armer de rigueur vn visage si doux.  
 Mais ie croy que l'Amour vous cache ainsi de nous,  
 Pource qu'une beauté si digne d'estre aymee  
 Avecques trop de soing ne peult estre enfermee,  
 Et que de vous, Madame, il est mesme ialoux.  
 Il est ialoux de vous, ou vous veut faire entendre  
 Cela qu'en liberté vous n'eussiez sceu comprendre,  
 Combien est ennuyeuse vne captiuité.  
 A fin qu'esgallement & belle & pitoyable,  
 Vous traictiez doucement vn captif miserable,  
 Qui a par voz beaux yeux perdu sa liberté.

## XX.

Ie ne souhaite point me pouuoir transformer,  
 Comme fait Iupiter en pluye iaunissante,  
 Pour escouler en vous d'une trace glissante  
 Cest ardeur qui me faict en cendres consommer.  
 L'or peult vn huis de fer (ce dit on deffermer)  
 Et sa force est trop plus que la foudre puissante:  
 Sa force donte tout: mais elle est languissante  
 Contre vn cœur qui pour l'or n'est appris à aymer.  
 Ie souhaite plustost pour voir ce beau visage  
 Où le ciel a posé son plus parfaict ouurage,  
 L'anneau qui fait en Roy transformer vn Berger.  
 Car ie ne voudrois pas, vous ayant favorable,  
 Changer ma pauvreté en vn sceptre honorable,  
 Non pas mesmes au Ciel ma fortune changer,

## XXI.

Palle est la Mort: de palleur est depeincte  
 Ceste beauté, qui sur toute autre excelle,  
 Tout meurt par mort: tout meurt pour l'amour d'elle.  
 Où moins qu'en mort n'est l'esperance esteinte. (le,  
 Froide est la mort: elle est de neige ceincte,  
 Et comme neige est tousiours pure & belle:  
 Comme la mort elle est sourde & cruelle,  
 Et de pitié, non plus qu'elle, est atteincte.  
 On peinct la mort sans yeux: mais ceste-cy  
 Est cler voyante, & plus cruelle aussi,  
 Paissant ses yeux de voir nostre martyre:  
 Et si ne va le penser effroyant,  
 Comme la mort, mais fait qu'en la voyant,  
 Tout gentil cœur si douce mort desire.

## XXII.

Emerueillé, deormais ie veux croire  
 Ce que lon dit d'Orphee, & d'Amphion:  
 Et ce qu'on dit du Dauphin d'Arion,  
 Ne me sera plus fable, mais histoire:  
 Puis que le luth dessoubs ta main d'yuoire  
 Cause en noz cœurs pareille affection,  
 Ayant attainct à la perfection  
 Du plus bel art des filles de Memoire.  
 Rien que douceur ne resonne ta voix,  
 Rien que diuin ne fredonnent tes doigts,  
 Et rien qu'honneur ton visage ne porte:  
 Dans tes yeux luit le brandon de Cypris,  
 De ton amour l'Amour mesme est espris,  
 Et qui te voit, voit La hayne en toy morte.



## XXIII.

Ces deux beaux yeux dont mon cueur iouïssoit,  
 Pourquoi de moy s'eslongne leur lumiere?  
 Qui m'a priné de la clarté premiere  
 Du beau soleil, ou mon œil le dresçoit?  
 Où est-ce front qui mon deuil appaisoit,  
 Ce front serain? ceste honnesteste maniere  
 Qui retenoit mon ame prisonniere,  
 Et d'un doux feu saintement l'embrasoit?  
 O chastes yeux! ô soleil, dont mon ame,  
 D'amour, de grace, & de vertu s'enflamme!  
 O front diuin! ô gestes pleins d'honneur!  
 Quand vous voyray-ie? hélas, & quand sera ce,  
 Que d'approcher, d'appaiser ma douleur,  
 Et d'ardre encor, vous me ferez la grace?

## XXIIII.

Bien que ie semble à ceux qui sont sous terre  
 N'ayant aucun sentiment ny pouuoir,  
 Ne laissez pas si il vous plaist de me voir,  
 Vous voyriez bien vne image de pierre.  
 Si cest humeur qui l'oreille me serre  
 Ne me permet autre bien reccuoir,  
 L'œil qui fera d'autant plus son deuoir,  
 Vous respondra, si vous daignez l'enquerre.  
 Il vous dira qu'amour avec son traict,  
 M'a si auant engraué le protraict  
 De voz beautez, chef-d'œuvre de Nature,  
 Qu'un diamant autre taille prendroit  
 Plus volontiers, que mon cœur ne voudroit  
 Se transformer en vne autre figure.



## XXV.

Comme lon dict que la felicité  
 De ces esprits qui au Ciel ont leur place,  
 Gist seulement à voir de Dieu la face,  
 Et se mirer en son eternité:  
 Ainsi l'Amant, qui la diuinité  
 De son obiect tant seulement embrasse,  
 Comme esleué de ceste terre basse,  
 Ne pense plus en autre deité.  
 C'est ce qui fait que mon ame rauie,  
 De contempler à conceu telle enuie,  
 Ceste beauté, seul miroir de mes yeux:  
 Ceste beauté, dont la sainte merueille,  
 sans le plaisir qu'on reçoit par l'oreille,  
 Me peut dōner tous les plaisirs des dieux.

## XXVI.

Quand ie pouuois (ce qu'ores ie ne puis)  
 Gouster le miel de ce tant doux langage,  
 Vous me cachiez ce celeste visage,  
 Et ces beaux yeux, dont esclaué ie suis.  
 Et maintenant que mes tristes ennuys,  
 Me font plus sourd, qu'un essourdé riuage,  
 Vous souhaitez voir vne froide image  
 Errant au fond des eternelles nuictz.  
 O quel malheur, ô quelle estrange peine!  
 Ie puis bien voir, comme en peincture vaine,  
 Ce qui ne sert, qu'à me faire mourir.  
 Ie puis toucher ceste main blanche & tendre,  
 Voir ces beaux yeux: mais ie ne puis entendre,  
 Ce doulx parler, qui me peult secourir.

## XXVII.

J'ay de vous voir beaucoup plus grād' enuie,  
 Qu'un prisonnier de voir sa liberté,  
 Ny qu'un aueugle a de voir la clarté,  
 Ny qu'un mourant de se reuoir en vie.

Amour le veut, mon desir m'y conuie,  
 Mais quelque dieu, ou quelque astre irité,  
 M'a, sans auoir ce malheur merité,  
 De vous ouïr la puissance rauie.

Je puis bien voir ceste grande beauté,  
 Mais ie ne puis, ô quelle cruauté!  
 Ouïr la voix d'une si belle Dame.

Helas Amour le plus puissant des Dieux,  
 Rends moy l'oïye, et m'aueugle les yeux,  
 Car ie la voy assez des yeux de l'ame.

## XXVIII.

Vous m'asseurez de me pouuoir guerir,  
 Du mal qui rend mon oreille esbourdie,  
 O plaissant mal! ô douce maladie,  
 Si tel remede il me faut requerir!

J'aymerois mieux de ceste main mourir,  
 De ceste main qui m'a l'ame rauie,  
 Que receuoir de toute autre la vie,  
 Si autre main me pouuoit secourir.

Faiçtes moy doncq' ceste voix escouter,  
 Dont la douceur j'aymerois mieux gouster,  
 Que d'Orpheus la harpe chanteresse.

Ou s'il vous plaist me rendre plus heureux,  
 Guerissez moy de ce mal doucereux,  
 Que cause l'œil d'une belle Maistresse.

# LES AMOURS

## XXIX.

Je n'ay le cœur estreinct de telle glace,  
 Combien que sourd vous me voyez ainsi  
 Qu'un marbre froid, qu'un rocher endurcy,  
 Lequel iamais n'a bougé de sa place.  
 Et toutefois le saint harpeur de Thrace,  
 Par les accords de son luth adoucy,  
 Iadis aux bois, & aux rochers aussi,  
 Comme lon dict, fait bien suyure sa trace.  
 Ne doutez donc, que ie ne vous entende,  
 Bien que ma voix responce ne vous rende,  
 Pour n'usurper sur mes yeulx ce deuoir.  
 De vostre voix les douceurs nompareilles,  
 A mon esprit donneront des oreilles,  
 Pour voz propos saintement concevoir.

## TREZE SONNETS

### DE L'HONNESTE

#### AMOUR.

Comme



## I.

Comme en l'obiet d'une vaine peinture  
 Je repaissoy plus l'esprit, que le cœur,  
 A contempler du celeste vainqueur  
 La non encor' bien comprise nature,  
 Je proieettoy sous feincte couverture  
 Les premiers traicts de sa douce rigueur,  
 Mieux figurant le mort de sa vigueur,  
 Qu'imaginant le vif de sa poincture.  
 Quand les saints vœus de mon humble vouloir  
 Ne furent mis du tout en nonchaloir  
 Au Paradis du Dieu de ma victoire.  
 Ou de sa main ce diuin guerdonneur  
 M'a consacré prestre de son H O N N E U R,  
 Pour y chanter les hymnes de sa gloire.

## II.

Ce ne sont pas ces beaux cheueux dorez,  
 Ny ce beau front, qui l'honneur mesme honnore,  
 Ce ne sont pas les deux archets encor'  
 De ces beaux yeux de cent yeux adorez:  
 Ce ne sont pas les deux brins colorez  
 De ce coral, ces léures que i'adore,  
 Ce n'est ce teinct emprunté de l'Aurore,  
 Ny autre obiet des cœurs enamoureZ:  
 Ce ne sont pas ny ces lis, ny ces roses,  
 Ny ces deux rancs de perles si bien closes,  
 C'est cest esprit, rare present des cieux,  
 Dont la beauté de cent graces pourueüe  
 Perce mon ame, & mon cœur, & mes yeux,  
 Par les rayons de sa poignante veüe.

## III.

Je ne me plaing de mes yeux trop experts,  
 Ny de mon cœur trop leger à les croire,  
 Puis qu'en servant à si haute victoire  
 Ma liberté si franchement ie pers.

Amour, qui voit tous mes secrets ouuers,  
 Me fait penser au grand heur de ma gloire,  
 Lors que ie peins au tableau de Memoire  
 Vostre beauté le seul beau de mes vers.

Mais si ce beau vn fol desir m'apporte,  
 Vostre vertu plus que la beauté, forte,  
 Le coupe au pié, & veut qu'un plus grand bien  
 Prenne en mon cœur vne accroissance pleine:  
 Ou autrement, que ie n'attende rien  
 De mon amour, fors l'amour de la peine.

## IIII.

Vne froydeur secrettement bruslante  
 Brusle mon corps, mon esprit, ma raison,  
 Comme la poix anime le tison  
 Par vn ardeur lentement violente.

Mon cœur tiré d'une force allechante  
 Dessous le ioug d'une franche prison,  
 Boit à longs traicts l'aigre-doulce poison,  
 Qui tous mes sens heureusement enchante.

Le premier feu de mon moindre plaisir  
 Fait halleter mon alteré desir:  
 Puis de noz cœurs la celeste Androgyné  
 Plus saintement vous oblige ma foy:  
 Car i'ayme tant cela que i' imagine,  
 Que ie ne puis aymer ce que ie voy.



## V.

Ce Paradis, qui sousspire le bāisme  
 D'une angelique & sainte gravité,  
 M'ouvre le ris, mais bien la Deïté,  
 Ou mon esprit diuinement se pāsme.  
 Ces deux Soleils, deux flambeaux de mon āme,  
 Pour me reioindre à la Diuinité,  
 Perçent l'obscur de mon humanité  
 Par les rayons de leur iumelle flāme.  
 O cent fois donq, & cent fois bienheureux  
 L'heureux aspect de mon Astre amoureux!  
 Puis que le ciel voulut à ma naissance  
 Du plus diuin de mes affections  
 Par l'allambic de vos perfections  
 Tirer d'Amour vne cinquiesme essence.

## VI.

Quand ie suis pres de la flamme diuine,  
 Ou le flambeau d'Amour est allumé,  
 Mon saint desir saintement emplumé  
 Jusqu'au tiers ciel d'un prim-uol m'achemine.  
 Mes sens rauiz d'une doulce rapine  
 • Laisent leur corps de grand ayse pasmé,  
 Comme le saint des douze mieux aymé,  
 Qui reposa sur la sainte poitrine.  
 Ainsi l'esprit dedaignant nostre iour  
 Court, fuit, & vole en son propre seiour  
 Jusques à tant, que sa diuine dextre  
 Hausse la bride au folastre desir  
 Du seruiteur, qui pres de son plaisir  
 Sent quelque fois l'absence de son maistre.



## VII.

Le Dieu bandé a desbandé mes yeux,  
 Pour contempler celle beauté cachée  
 Qui ne se peut, tant soit bien recerchée,  
 Representer en vn cœur vicieux.  
 De son autre arc doucement furieux  
 La poincte d'or iustement descochée,  
 Au seul endroit de mon cœur s'est fichée,  
 Qui rend l'esprit du corps victorieux.  
 Le seul desir des beautés immortelles  
 Guinde mon vol sur ses diuines ailes  
 Au plus parfaict de la perfection.  
 Car le flambeau, qui saintement enflamme  
 Le saint brasier de mon affection,  
 Ne darde en bas les saints traicts de sa flamme.

## VIII.

Non autrement, que la Prestresse folle,  
 En-grommelant d'une effroyable horreur,  
 Secouë en vain l'indontable fureur  
 Du Cynthien, qui brusquement l'affole:  
 Mon estomac gros de ce Dieu qui vole,  
 Espouanté d'une aueugle terreur  
 Se fait rebelle à la diuine erreur,  
 Qui brouille ainsi mon sens, & ma parole.  
 Mais c'est en vain: car le Dieu, qui m'estraint,  
 De plus en plus m'aiguillonne, & contraint  
 De le chanter, quoy que mon cœur en gronde.  
 Chantez le donq, chantez mieux que deuant,  
 O vous mes vers, qui volez par le monde,  
 Comme fucillars esparpillez du vent.

## IX.

L'aveugle Enfant, le premier né des Dieux,  
 D'une fureur saintement eslancee  
 Au vieil Chaos de ma ieune pensee  
 Darda les traicts de ses tout-voyans yeux:  
 A lors mes sens d'un discord gracieux:  
 Furent liez en rondeur ballancee,  
 Et leur beauté d'ordre egal dispensee  
 Conceut l'esprit de la flamme des cieux,  
 De voꝝ vertus les lampes immortelles  
 Firent briller leurs viues estincelles  
 Par le vouldé de ce front tant serain:  
 Et ces deux yeux d'une fuyte suyuie  
 Entre les mains du Moteur souverain  
 Firent mouuoir la sſphere de ma vie.

## X.

I'ay entassé moymesme tout le bois,  
 Pour allumer celle flamme immortelle,  
 Par qui mon ame avecques plus haute aile  
 Se guinde au ciel, d'un egal contre-pois.  
 Ia mon esprit, ia mon cœur, ia ma vois,  
 Ia mon amour conçoit forme nouuelle  
 D'une beauté plus parfaictement belle,  
 Que le fin or espuré par sept fois.  
 Rien de mortel ma langue plus ne sonne:  
 Ia peu à peu moymesme i'abandonne,  
 Par ceste ardeur, qui me fait sembler tel,  
 Que se monstroir l'indonté fils d'Alcméne,  
 Qui dedaignant nostre figure humaine,  
 Brusla son corps, pour se rendre immortel.



XI.

Pour affecter des Dieux le plus grand heur,  
 Et pour auoir, ô sacrilege audace !  
 Sous le mortel d'une immortelle grace  
 Idolatré vne sainte grandeur:  
 Pour auoir pris de la celeste ardeur  
 Ce qui de moy toute autre flamme chasse,  
 Je sens mon corps tout herissé de glace  
 Contre le roc d'une chaste froideur.  
 L'auengle oyseau, dont la perçante flâme  
 S'affile aux rays du soleil de mon âme,  
 Aguisse l'ongle, & le bec rauissant  
 Sur les desirs, dont ma poitrine est pleine,  
 Rongeant mon cœur, qui meurt en renaissant,  
 Pour viure au bien, & mourir à la peine.

XII.

La docte main, dont Minerue eust appris,  
 Main, dont l'yuoire en cinq perles s'allonge,  
 C'est, ô mon cœur, la lime qui te ronge,  
 Et le rabot, qui polit mes escrits.  
 Les chastes yeux, qui chastement m'ont pris  
 Soit que ie veille, ou bien soit que ie songe,  
 Ardent la nuit de mon œil, qui se plonge  
 Au centre, où tend le rond de mes esprits.  
 L'esprit diuin, & la diuine grace  
 De ce parler, qui du harpeur de Thrace  
 Eust les ennuis doucement enchanter,  
 Vous ont donné la voix inusitée,  
 Dont, ô mes vers, saintement vous chantez  
 Le tout-diuin de vostre Pasithee.



## XIII.

Puis que la main de la sage nature  
 Bastit ce corps, des graces le seiour,  
 Pour embellir le beau de nostre iour  
 Du plus parfaict de son architecture:  
 Puis que le ciel trassa la protraiture  
 De cest esprit, qui au ciel fait retour,  
 Abandonnant du monde le grand tour  
 Pour se reioindre à sa viue peinture:  
 Puis que le Dieu de mes affections  
 Y engraua tant de perfection,  
 Pour figurer en ceste carte peinte  
 L'astre bening de ma fatalité,  
 I'append ce vœu à l'immortalité.  
 Deuant les pieds de vostre image sainte.

## SONNET A V ROY.

PVIS qu'Alexandre, & ce grand Empereur,  
 Dont vos vertus ont merité la gloire,  
 Daignerent bien des filles de memoire  
 Favoriser la tant douce fureur:  
 Puis que de Mars l'audace & la terreur  
 Ne suffiroient à vous rendre notoire,  
 Si les beaux vers n'arrachoint la victoire  
 Du plus profond de l'eternelle horreur,  
 Puis que le ciel d'un pere vous fit naistre  
 Qui, par les arts, de la mort s'est fait maistre,  
 Je ne crains point qu'apres Cesar donté  
 Vostre faueur dedaigne de s'estendre  
 Sur ce qui peult à iamais faire entendre  
 Que vous l'aurez quelquefois surmonté.

# RECUEIL DE

A MONSEIGN. LE CONNESTABLE.

Sans vn Thesee on n'a point veu Alcide

Donter tousiours des vieux monstres l'effort,

Ny sans Typhis, vn Iason faire abbord

Sur les dangers de la terre Colchide.

On n'a point veu du Courrier Atlantide

Le grand Ayeul, sur son dos large & fort

Porter le ciel, sans le commun support

Du bon Thebain, des monstres homicide.

Et ce grand Roy, nostre Hercule Gaulois,

L'hydre Espaignol n'a donté tant de fois,

Il n'a donté le gardien encore

De la Toyson, & son graue soucy

Ne porte point, sans vn Mommorency,

Le pesant fais du sceptre, qui l'honnore.

A Monseigneur le Cardinal de Lorraine.

Nature en vous prodiguement feconde,

Vous a donné tout son plus, & son mieux:

Soit cest honneur qui luit dedans vos yeux,

Soit ceste langue heureusement faconde.

Vostre vertu qui n'a point de seconde,

Et vostre esprit qui voisine les cieux,

Vous ont donné le lieu prochain des Dieux,

Et la faueur du plus grand Roy du monde.

Vous auez seul tout ce qu'on peut auoir

D'honneur, de bien, de grace, & de sçauoir,

Que voulez vous esperer d'auantage?

Le iugement de la posterité,

Qui assignant au ciel vostre partage,

Vous donnera ce qu'auetz merité.



A mes Seig. de Vandosme & de Guyse.

A la vertu iusqu'aux Astres notoire  
Du Vandosmois, & du prince Lorrain,  
Plus dur qu'en fer, qu'en cuyure, ou qu'en airain,  
L'append ce vœu sur l'autel de Memoire.

Pour auoir l'un, d'une prompte victoire  
Remis Hedin sous la Françoisse main,  
Pour s'estre l'autre, en despit du Germain,  
Acquis à Mets vne eternelle gloire.

Le cœur sacré du Parnassé François  
Pour honnorer le Prince Vandosmois,  
Luy met au chef la fameuse couronne:

Et au Lorrain, pour monstrier combien vault  
Le cœur d'un Prince au danger d'un assault,  
Du mesme honneur le chef il environne.

A mes Dames de Vandosme & de Guyse.

Du plus grand heur, dont le ciel soit auare,  
Du plus grand bien que nature ait donné,  
Le ciel, nature, & les Dieux ont orné  
Celle qui est l'ornement de Nauarre.

Des plus beaux dons, du sçauoir le plus rare,  
Qui soit encor' en nostre siecle né,  
Ce siecle voit richement couronné  
Celle, qui est le thresor de Ferrare.

Ie te saluë ô fleur du Nauarrois,  
Ie te saluë ô fleur du Ferrarois,  
Puis que voz fruits, qui ia nous apparoiſſent,  
FauoriseZ des hommes, & des Dieux,  
Croissant pour nous, demonstrent à noz yeux,  
Qu'à nostre bien, & vostre honneur, ils croissent.



# RECUEIL DE

## Au Seigneur de l'Hospital.

Lors que ie ly & rely mille fois  
 Tes vers tracez sur la Romaine grace,  
 Ie pense ouïr non la voix d'un Horace,  
 Mais d'un Platon les tant nombreuses loix:  
 Et te voyant au siege de noz Rois  
 Ie pense voir à contempler ta face,  
 La sainte main, qui saintement compasse  
 De Critolas le iuste contrepoix.

Aussi t'ayant la sœur de nostre Maistre  
 Reconneu tel que le ciel t'a fait naistre,  
 Seul t'a choisi sur mil' & mil' esprits,  
 Chef de ses loix. Toy (dy-ie) qui merites  
 Autant d'honneur entre les mieux appris,  
 Comme elle est perle entre les Marguerites.

## Du Parlement de Paris.

Rome la grand' & les doctes Athenes  
 Ne viuent tant par leurs Temples dorez,  
 Par leurs Palais de marbre elabourez,  
 Ny par l'orgueil de leur Pointes hautaines:  
 Par tant d'honneurs, par tant de Capitaines  
 Ne sont encor' ces peuples decorez  
 Si hautement, que les ont honnorez  
 Leurs Cicerons, & leurs grands Demosthenes.  
 Et ce Paris, qui suyt diuinement  
 L'antique honneur de ce double ornement,  
 De sa grandeur n'est point si fiere encore,  
 Comme de ceux, dont son Palais Royal  
 Bruit l'eloquence & tout ce qui honnore  
 Vn Orateur disertement loyal.

De Monsieur du Lyon Conf. en Parlement.

Ny la beauté qui perdit Ilion,

Ny l'Orient, ny les banquetz de Perse,

Ny tout l'honneur, que l'abondance verse,

Ny l'or de Creze ou de Pigmalion,

Ny la faueur, ny plus d'un milion

D'autres engins, dont le droict on renuerse,

Pourroient donner vne seule trauerse

A la vertu de ce braue Lyon.

Doncques Lyon des Animaux le prince,

Lyon, le chef d'une belle Prouince,

Reconnoissez ce Lyon nompareil,

Et toy qui es au Ciel cinquiesme signe

Quitte la place au Lyon le plus digne

D'estre esleué au sentier du Soleil.

A Monsieur Chartier Iurisc. Parisien.

Qui vouldra voir, non d'un Tribunian,

Diuerfement les pieces ramassees,

Moins au profit publique compassees,

Qu'au bien priné de son Iustinian:

Mais d'un Seruie, ou d'un grand Vlpian,

Les saintes loix saintement dispensees,

Les viennent voir en leur ordre agencees

En ce Chartier nostre Papinian.

Qui vouldra voir non d'un Caton la grace,

Mais la vertu soubs plus benigne face,

La viennent lire escripte sur son front.

O saint vieillard, que nostre siecle adore,

Te viennent voir, qui vouldra voir encore

Sceuoile assis dedans son demi rond.



# RECUEIL DE

A Monsieur Tyraqueau Conf. en Parlement.

Pallas, Lucine, & les trois Destinees,  
 Par leur sçauoir, par leurs mains, par leurs sorts,  
 Voulant combler de leurs plus beaux thresors  
 Ton nom, ta race, & tes forces bien nees:  
 D'esprit, de sang, d'humeurs bien ordonnees,  
 Feirent en toy trois merueilleux accords,  
 Ornant ta plume, & ta femme, & ton corps,  
 D'œuvres, d'enfants, & de longues annees.  
 Heureux vieillard, heureux, si tu l'entens,  
 Riche d'escripts, de famille, & de temps,  
 Contente toy: car le ciel, qui t'honore  
 De cent vertus pour ton siecle estonner,  
 T'a mieux donné, que ne sçauroit donner  
 Pallas, Lucine, & les trois sœurs encore.

Au Seigneur de Ranconnet.

D'un grand Budé les vns diront la gloire,  
 D'un grand Baïf les autres chanteront,  
 Ceulx-cy Danays, & ceulx-la vanteront  
 D'un Castellan la louange notoire.  
 Mais quant à moy, tant que les paz de Loyre  
 De mes chansons leur course borneront,  
 Tousiours leurs flots à leurs bords sonneront  
 D'un Ranconnet la fameuse memoire.  
 Ils sonneront, que le graue Romain,  
 Le Grec subtil, & le docte Germain,  
 Le grand Arabe, & le diuin Caldee  
 Ne furent onc de chose studieux  
 Que cestui-cy n'ait apprise des Dieux,  
 Pour estre en luy diuinement gardee.



Au Seig. de Brynon M. des Req. de l'host.

Tant que les mains animeront le cuyure  
 Et les couleurs le vif rapporteront,  
 Tant que les sons l'oreille enchanteront,  
 Tant que les vers la vertu feront viure,  
 Tousiours Brynon pour subiect voudront suyure,  
 Et ses faueurs iusq' au ciel pousseront,  
 Les ArtiZants qui les premiers seront  
 En marbre, en table, aux chansons, & au liure.  
 Tant qu'on voyra l'abondance, & bonheur,  
 La bonne grace, & l'amour en honneur,  
 Tant que les Loix au Palais seront viues,  
 Tousiours Paris son Brynon vantera,  
 Seine tousiours de Brynon chantera,  
 Rien que Brynon ne sonneront ses riuës.

Au Seig. Aubery L. Ciuil au Chast.

Gelle qui est des quatre l'excellence,  
 Et qui s'enthrosne au plus beau lieu des cieux,  
 De son bandeau t'a fillé les deux yeulx,  
 Et à ta main a donné sa ballance.

Le Dieu Courrier pour mettre en euidence  
 De ton esprit les thresors precieux,  
 A mis en toy son miel delicieux,  
 Iunon sa grace, & Pallas sa prudence,  
 Docte Aubery, qui dénoüant l'erreur,  
 Dont la Discorde, & Mars, & la fureur  
 Enuelopoient deux voy fines prouinces.

Diuinement forças le fier Angloys  
 De se tenir soubs les paisibles Loix  
 Qui ont vny les cœurs de deux grands princes.

R E C V E I L D E

A Monsieur Du-Val E. de Sees.

Puis que le Feu, l'Air, & la Terre, & l'Onde,  
Liez ensemble en accords discordans  
Par cest esprit infus par le dedans,  
Esprit moteur du grand Corps de ce Monde:  
Puis que du Ciel la haultesse profonde  
Et la rondeur de ses globes ardens,  
Leurs saincts rayons diuinement dardans  
Au large sein de la Terre feconde:  
Puis que Nature, & l'œuvre de ses mains  
De toutes parts racontent aux humains  
Du grand Ouurier les œuvres nompareilles:  
Docte Du-Val, combien est ton Esprit  
Emerueillable, ayant si bien descript  
Le saint Discours de si saintes merueilles?

A Monsieur de Morel Ambr.

Ta Penelope, ô l'Ambrunoise gloire,  
Et ta famille, où viuent de Platon  
Les saincts Discours, & les meurs de Caton,  
Sacrent ton loz au Temple de memoire.  
Ce grand Paulin, dont la vertu notoire  
Dessus les champs que sillonne Triton,  
De l'Ocean au seiour de Thiton  
Porte l'honneur de plus d'une victoire.  
Et ce Diuin Michel de l'Hospital,  
En qui les Dieux par vn secret fatal  
Diuinement ont mis comme en reserve  
Le double honneur des Muses, & des Loix,  
Ces deux Morel, tesmoignent aux François,  
Combien te plaist l'une, & l'autre Minerve.



## A P. de Ronsard.

Si quelquefois de Petrarque & d'Horace  
 J'ay contrefaict les sons melodieux,  
 O saint Troppeau! ô mignonnes des Dieux!  
 Ceste faueur me vient de vostre grace,  
 Mais ce grand bien vn plus grand bien efface,  
 M'ayant acquis vn Amy que les cieux  
 Guydent si hault au sentier des plus vieux,  
 Que son sçavoir le vostre mesme passe.

Doncques Ronsard vn vulgaire lien  
 N'enchaîne pas ton cœur avec le mien,  
 Des graces fut telle amour commencee.

Amour vrayment ouurage de Pallas,  
 Et du Herault, facond Neveu d'Athlas,  
 Qui tient mon ame à la tienne enlaçee.

## A P. Paschal Tholos.

Docte Paschal, honneur de la Garonne,  
 Qui retraçant d'une diuine main  
 Les plus beaux traicts du mieux disant Romain  
 T'es mis au chef la plus docte couronne.

Ainsi le pris qui ton front environne,  
 Ne craingne point, ny le sort inhumain,  
 Ny de la mort le paresseux germain,  
 Ny le vieillard qui nostre âge esperonne.

Donne Paschal, le loisir à tes yeulx  
 De contempler, non l'Enfer odieux,  
 Qu'apres Maron ton Du-Bellay te chante,  
 Mais ce Palais, dont la commune erreur  
 M'abisme au fond d'une eternelle horreur,  
 Si quelquefois la Muse ne l'enchanté.



# R É C V E I L D E

A Est. Iodelle.

De quel torrent vint ta fuyte haultaine ?  
 De quel ruisseau ton pié leger courant ?  
 De quel rocher ton sourgeon murmurant ?  
 O graue ! ô doulce ! ô copieuse veine !  
 Soit que ton flot, ton onde, ta fontaine,  
 Tempeste, glisse, ou sourde: le torrent  
 Le ruisselet, la source non mourant,  
 Essourde, arrouse, & abreuve la plaine.  
 Tant que bruyra d'un cours impetueux,  
 Tant que fuyra d'un pas non fluctueux,  
 Tant que sourdra d'une veine immortelle  
 Le vers Tragic, le Comic, le Harpeur,  
 Ranisse, coule, & viue le labeur  
 Du graue, doulx, & copieux Iodelle.

A I. A. de Baïf.

Du grand Baïf, qui la France decore,  
 L'esprit iadis comblé de tout le mieulx,  
 Qu'en leur thresor ayent reserué les Dieux,  
 En toy Baïf, est retourné encore.  
 Ton vers François, que le François adore,  
 Suit de Ronsard le vol audacieux,  
 Et ton vers Grec l'or le plus precieux  
 De ton Dorat, qui son siecle redore.  
 Mais si vn iour par l'esprit de ta voix  
 Tu donnes l'ame au theatre François,  
 Iusques icy tousiours demeuré vuyde,  
 Assure toy, que ie t'ay mal gousté,  
 Où tu seras du François escouté,  
 Comme du Grec fut iadis Euripide.

Au

## Au Conte d'Alcinois.

De trois fureurs la doulce poincte éveille  
 La sainte erreur des plus diuins esprits,  
 Le docte vers, le pinceau bien appris,  
 Et des accords la doulceur n'ompareille.  
 Chacun des trois, d'une egale merueille  
 Se faict sentir. l'esprit sent les escripts,  
 Par le tableau le regard est surpris,  
 Et par la voix est surprise l'oreille.  
 Par ces deux la tu ravis insq' aux cieulx  
 O Deniset, les esprits & les yeulx,  
 Mais si le tiers, que Musique lon nomme,  
 Egal aux deux encores tu auois,  
 Tu rauirois non l'oreille de l'homme,  
 Mais les Lyons, les pierres & les boys.

## A M. le Sçeu Lyonnois.

Gentil esprit, ornement de la France,  
 Qui d'Apollon saintement inspiré  
 T'es le premier du peuple retiré  
 Loing du chemin tracé par l'ignorance,  
 Sçeu diuin, dont l'heureuse naissance  
 N'a moins encor son Rosne decoré  
 Que du Thuscan le fleuve est honoré  
 Du Tronc qui prent à son bord accroissance,  
 Reçoy le vœu, qu'un deuot Angeuin  
 Enamouré de ton esprit diuin,  
 Laisant la France, à ta grandeur dedie,  
 Ainsi tousiours le Rosne impetueux,  
 Ainsi la Sône au sein non fluctueux,  
 Sonne tousiours & Sçeu, & sa Delie.



A P. de Thyard, & G. des Autelz.

Diuin Thyard, qui dedaignant la Terre,  
Par l'aiguillon d'une diuine erreur,  
Iusques au ciel as poussé la fureur  
de ton esprit, qui diuinement erre,  
Et toy encor' dont le Laurier enserre  
Le ieune front, ayant ia ce bonheur  
De consacrer d'une sainte l'honneur  
Sur telz Autelz encourtinez de l'hierre.  
Si comme vous doucement enchanté  
A vostre gré i'ay quelquefois chanté  
Et mes ardeurs, & l'honneur de l'Oliue,  
Priez pour moy l'oyseau Cylenien,  
Guyder mes pas, iusqu'à tant que i'arriue  
Dessus le bord du Tybre Ausonien.

A André Theuet Angoulmois.

Si la premiere nef, que vid la plaine humide,  
De nef fut transformee en astre flamboyant,  
Pour auoir voyagé d'un chemin ondoyant,  
Qui va du Thessalique au riuage Colchide:  
Combien doit nostre France à cest autre Asonide,  
Qui comme l'Ocean la terre costoyant,  
Qui comme le Soleil le monde tournoyant,  
A veu tout ce qu'enceint ce grand espace vuyde?  
C'est Theuet qui sans plus des rocs Cyaneans,  
N'a borné son voyage, ou des champs Medeans:  
Mais a veu nostre monde, & l'autre mōde encore:  
Dont il a rapporté, non, comme fit Iason  
Des riuages du Phase, vne blonde toison,  
Mais tout ce qui se voit sur les champs de l'Aurore.





LES TRAGIQUES  
RÉGRETS DE CHAR-  
LES V. EMPEREUR.

**T**ERRE, de moy iadis plus con-  
uoitee,  
Que de celuy dont l'ardeur in-  
donte  
S'estimoit peu de louange ac-  
querir,

De ne pouuoir qu'un monde conquerir;  
Dedans ton sein reçois la morte cendre  
Du mesme feu qui brusloit Alexandre.

Iay accompli le terme de mes iours  
Tel que fortune en ordonna le cours:  
Iay mis le ioug sur le col mal traictable  
De l'Allemand autresfois indontable.

L'Italien par moy s'est veu ranger  
Dessous les loix d'un Seigneur estrange,  
Et le François, dont la vertu notoire  
Seule empescha le cours de ma victoire,  
Sentit combien luy fut pernicieux  
D'estre voisin d'un Prince ambicieux.

Thunis aussi & sa Goulette forte

# R E G R E T S

Courba le chef sous l'oiseau que ie porte,  
 Qui eut volé encores plus avant,  
 Si combattu de la fureur du vent  
 Au port d'Arger ie n'eusse à peu de suite,  
 Esté contrainct me sauuer à la fuyte  
 Ayant rompu & deffaict à demy  
 Du nom Chrestien le plus grand ennemy.  
 Heureux vainqueur & plus heureux encores  
 Si de HENRY la fortune qui ores  
 Se voit par tout heureusement naissant  
 N'eust rencontré la mienne finissant.  
 L'heur de HENRY à mon bon heur contraire,  
 Et son pouoir qui pour le mien deffaite  
 Se veult par tout en croissant aduancer,  
 Garde mon cours de plus oultre passer.  
 Ic pensois bien renger sous ma couronne  
 Tout ce grand rond que la Mer environne,  
 Tant m'aveugloit l'ambitieux erreur,  
 Mais la vertu a donté la fureur.  
 Ainsi le roch au fier torrent s'oppose,  
 Ainsi la flamme enrage d'estre enclose,  
 Ainsi encor' le cheual furieux  
 Remasche en vain le mors victorieux.  
 Fauldra il doncq' que honteux ie recule  
 Ayant franchy les coulones d'Hercule?  
 Verray-ie doncq', quelque grand que ie sois,  
 Dessous les pieds de ce ieune François,  
 Qui ia se fait de mes despouilles riche,  
 Fouller l'honneur de Bourgongne & d'Autriche?  
 Au moins si i'eusse auant ma mort tant d'heur  
 Que de laisser marque de ma grandeur,



Ou que celuy pour qui tant ie sousspire,  
 Peust soustenir le fais de mon Empire,  
 Quelque malheur qui trouble mes ans vieux  
 Si penseroi-ie, ô grand' faueur des Dieux!  
 De mon fils mesme auoir repris naissance,  
 Voyant en luy renaistre ma puissance.  
 Les Aigles font pour les cognoistre à l'œil  
 A leurs petits regarder le Soleil:  
 Mais ie ne puis faire que mon fils dresse  
 D'un œil constant sa teste à ma haultesse.  
 Qui rendra doncq' ses estats asseurez  
 De tant & tant de peuples coniuerez?  
 De ce costé le François redemande  
 Tous les vieux droicts où ma force commande:  
 De cestuy la demande le Germain  
 Sa liberté captiue sous ma main.  
 Ia de Hongrie est l'Aigle dechassée,  
 Du Turc voisin l'Autriche est menassée,  
 Du Portugais certain ie ne suis pas,  
 Le Maure aussi n'attent que mon trespass.  
 Que diray plus? l'Europe conspiree  
 N'attend plus rien que ma mort desirée:  
 Et que sçait on si mon frere l'attend  
 Pour s'emparer du droict ou il pretend?  
 Les plus petits esleueront leurs testes,  
 Et les plus grans pilleront mes conquestes,  
 Et sera lors mon Empire transmis  
 Entre les mains de mes grans ennemis.  
 Tous les oiseaux qui font à l'Aigle hommage  
 Viendront alors reprendre leur plumage:  
 Naples, Milan, ailes de mon bon heur,



## R E G R E T S

Retourneront à leur premier Seigneur.  
 Et dira lon voyant telle merueille  
 Qu'ainsi iadis en print à la Corneille,  
 Ainsi iadis du monarque Grejois  
 La mort fit naistre vn grand nombre de Rois,  
 Ainsi encor' par course successive  
 Rome deuint de ses subiects captiue.

O vain penser, ô cueur ambicieux  
 Aueugle au mal qui te creuoit les yeux!  
 Oncques ne sceut ton audace importune  
 Garder moyen en sa bonne fortune.  
 Tu ne sceus oncq' iustement mesurer  
 Ce qui pouuoit ta grandeur assseurer.  
 Pren doncq' en gré la peine meritee,  
 Dont te punist la Fortune irritee.

„ Qui longuement du bon heur soustenu  
 „ Finablement est plus hault parueniu  
 „ Qu'oncques n'auoit conceu son esperance,  
 „ Doit sa fortune auoir en reuerence.  
 Que dois-ie doncq' de la mienne penser  
 Puis que son cours ne peult plus s'aduancer?  
 Il fault, il fault que par quelque victoire  
 Vn plus heureux triumphe de ma gloire:  
 Ainsi iadis l'Aphrican indonté  
 Par Scipion se trouua surmonté:  
 Ainsi encor' se vid du grand Pompee  
 Sur ses vieux ans la Fortune trompee.

Qu'attens-ie plus, que de Cesar conquis  
 Aux estrangers le bon heur soit acquis?  
 Ou que l'honneur de ma triple couronne  
 Le ieune chef d'un François enuironne?

Mourons plus tost faisant place au malheur,  
Et par la mort finissant la douleur,  
Si la fureur, si l'orgueil, si l'enuie,  
Ont iusqu'icy tant tourmenté ma vie,  
Soyons au moins à ceste heure, plus doux  
Et d'une mort faisons plaisir à tous.

C'est le seul deu, cest le seul benefice  
Que nous ferons pour le commun seruice:  
Le seul bien dy-ie entre tant de forfaitcs  
Dont nous portons à cest' heure le fais.

Mais quoy? n'auray-ie au moins ceste allegence  
D'accompaigner ma mort d'une vengeance?  
S'en ira doncq' le Roy victorieux,  
De ma grandeur superbe & glorieux?

Meuz e & le Rhin verront ils sur leurs rines  
Du grand Cesar les desponilles captiues?  
Sus sus Soldats que lon s'en voise armer,  
Que lon me chasse & par Terre & par Mer  
Cest ennemy: marche toute Allemaigne  
Encontre luy, marche encore l'Espaigne.

Mais il vault mieux par la paix assseurer  
Ce qui me doit & me peult demourer.  
Loing loing la paix: vne trop grand' furie  
Dedans mon ame exerce seigneurie.

» Le Ciel ne peult endurer deux Soleilz,  
» La Terre moins deux grans Princes pareilz.  
Et quel danger me pourroit à cest' heure  
Rendre craintif, puis qu'il fault que ie meure?  
Ie mourray doncq', mais soubs les Enfers bas  
Sans se venger mon ame n'ira pas.

En quel que part que HENRY se presente



Je seray là : & d'une torche ardente,  
 Ou d'un serpent plein d'effroyable horreur  
 Le poursuiuray, ainsi qu'une Fureur.  
 Achilles fit par funebre seruice  
 A son amy de Troyens sacrifice:  
 Et moy deuant que l'horrible Charon  
 Me face voir l'autre port d'Acheron,  
 Je veux, à fin d'y passer plus à l'aise,  
 Que des François mes cendres on appaise.  
 La Therouenne & Hedin fouldroyez  
 En ont la-bas mille & mille enuoyez.  
 Mais pour venger l'iniure d'un Empire  
 Si peu de sang pourroit il bien suffire?  
 Le vieil desdain, la hayneuse rancœur  
 Que si long temps ie céle dans mon cœur  
 S'appaisera, pourueu que toute Espaigne  
 Dedans vn lac de sang François se baigne.  
 D'Espaigne doncq' sorte quelque vengeur  
 Qui soit par fer & par feu saccageur  
 De ceste gent. tousiours l'une Prouince  
 Soit contre l'autre, & Prince contre Prince,  
 Flotz contre flotz, les ports contre les ports,  
 Murs contre murs, les forts, contre les forts,  
 Camp contre camp, alarmes contre alarmes,  
 Et tousiours soient les deux peuples en armes.  
 Que dy-ie? ou suis-ie? & de quelle fureur  
 Suis-ie trouble? ô chetif Empereur  
 Nagueres chef de la grand' Germanie,  
 C'est maintenant que la mort te manie:  
 La Mort helas heureuse m'eut esté  
 Durant le cours de ma felicité,



De mes hauts faits la grand' clarté premiere  
 Des vieux Césars eust esteint la lumiere:  
 Je fusse exempt de peine & de soucy,  
 Et mes vieux ans ne m'eussent veu ainsi  
 Par ce François tant heureux à la guerre,  
 Perdre mon sang, mon honneur, & ma Terre.  
 Dieux immortels qui tenez en vos mains  
 Tout le bon heur & malheur des humains:  
 Soleil qui vois tous les labeurs des hommes,  
 Des monts Pyreins dont gouverneur nous sommes:  
 Astres luyfant sur les natiuitez  
 Et vous d'enfer les basses deitez,  
 Voyez la fin de ma grandeur esteincte,  
 Et de vos pleurs accompagnez ma plaincte.

F I N.

COMPLAINTESVR LA  
 MORT DV DVC HO-  
 race Farnaize.



ITES Romains, ie vous prie,  
 Qui est ce corps, que lon suit?  
 Que veult ce peuple qui crie?  
 Pourquoi fait on si grand bruit?  
 Je voy la brunette face,  
 Les cheueux crespes ie voy,  
 Helas, c'est le ieune Horace,  
 C'est le gendre de mon Roy.  
 O sainte, & heureuse cendre,  
 Quelle dure cruauté

# COMPLAINTE

A faict au cercueil descendre  
 Si grand' ieunesse, & beauté?  
 Telle est la fleur outragee  
 Ou du soc audacieux,  
 Ou du chaud, ou trop chargee  
 De l'eau, qui tombe des cieux.  
 Tel fut le visage blesme  
 De celuy, qui de ses pleurs  
 Enamouré de soy mesme,  
 Accreut le nombre des fleurs:  
 Et la beauté tant vantée,  
 Qui du foudroyant sangler  
 Sentit la fiere dentee,  
 Luy pouuoit bien ressembler.  
 O ciel trop auare, & chiche  
 Du bien, que tu as presté!  
 O terre iniustement riche  
 De nostre grand' pauureté!  
 Las, que n'ayie vne fontaine  
 De larmes dedans mes yeux?  
 Que n'est ma poitrine pleine  
 De sangloz iniurieux?  
 Montaigne vague, & deserte,  
 Où fut n'a gueres basty  
 Le mur, cause de la perte,  
 Dont tout ce dueil est sorty.  
 Iamais de pluye, & rosee,  
 Iamais de laict & de miel  
 Ne soit ton herbe arrosée,  
 Mais bien de l'ire du ciel,  
 Horace, qui pour ton Prince,

Le plus grand de ton soucy,  
Parens, amis, & Prouince  
Auois delaissez icy,  
Las, ton espouse dolente,  
La fille d'un si grand Roy,  
Par vne mort violente  
Bien tost est veufue de toy.  
Et ta Mere qui endure  
Tât de mal sur ses ans vieux,  
A qui par droict de nature  
Tu deuois fermer les yeux,  
A bien perdu l'esperance  
De voir, auant que mourir,  
Aupres du beau lis de France  
Sa belle race fleurir.  
Mais plus griesuemēt qu'Achille  
Ne vangea son amy mort,  
Des morts couste mile et mile  
Ta mort, que ie plains si fort.  
Plus cher, que du fils d'Euandre  
La vie encor' ne cousta,  
Se puisse la tienne vendre  
A celuy, qui te l'osta:  
Et non-plus se vante d'elle,  
Quiconques te fit mourir,  
Qu'Aruns se vanta de celle,  
Qui vint Turne secourir.  
O cruelle Destinee!  
Et vous Astres trop nuysans,  
D'auoir finy sa iournee  
Deuant le soir de ses ans!



## COMPLAINTE.

Ne sçauiez vous, que nous sommes  
Trop veritables tesmoings,  
Que la ieunesse des hommes  
Est l'âge, qui dure moins?  
Plustost, que la fleche ailee  
Ne s'en vole au descocher,  
Nostre verdeur escoulee  
Voit son Printemps dessseicher.  
Et qu'est-ce des ans, qui glissent?  
Qu'est-ce des biens allechans?  
Ils florissent, ils fanissent,  
Ainsi que l'herbe des champs.  
Failloit il donq' que la foudre  
D'un gros boulet meurtrissant  
Vint ainsi reduire en poudre  
L'arbre encores fleurissant?  
Tout le bien que la Nature  
Eut onques en son thresor,  
Ceste ieune Creature  
Le nous promettoit encor:  
Mais quoy? le ciel, qui prent gloire  
D'auoir nostre heur abbaisé,  
Rien, que la triste memoire,  
De luy ne nous a laissé.  
Il nous a laissé les larmes,  
Et le regret de celuy,  
Qui loing de l'horreur des armes  
Se mocque de nostre ennuy.  
Tu as choisi pour ta place  
Des Astres le plus beau lieu.  
Adieu bien heureux Horace,

Adieu d'éternel Adieu.

Tu vis au ciel à ton aise:

Si ne peult on toutefois,

Que ton plaisir ne desplaise

A tout le peuple François.

O sort ! ô Parque superbe !

O trop violente main,

D'avoir retranché en herbe

L'espoir du peuple Romain !

Tu as fauché l'esperance

De Rome, qui l'attendoit,

Et d'icy iusques en France

Vers luy ses bras estendoit.

Le Tybre, qui sur ses rives

Superbes de tous costez

Veit les despouilles captives

De tant de peuples dontez,

Par la dextre Horacienne

Esperoit bien quelque iour

De sa fortune ancienne

Voir quelque braue retour :

Mais or' sa face troublée

Montre bien à la couleur

De son onde redoublée,

Combien il a de douleur.

Il va plus honteux & morne

Que ce fleuve renommé,

Lequel se veit d'une corne

Par Hercule desarmé.

Horace, cœur imployable,

Cœur impossible à donter,

# COMPLAINTE

Si le sort impitoyable  
 Tu eusses peu surmonter,  
 Le plus braue de l'Espaigne  
 De toy ne se fust vanté,  
 Soit qu'à pié sur la campagne  
 Tu te fusses présenté,  
 Ou soit, que dessus la selle  
 Piquant le cheual aux flancs,  
 Ta masse eust à l'entour d'elle,  
 Fait mille visages blancs.  
 Ta vertu nous seroit ores,  
 Sans l'homicide canon,  
 Celuy, celuy mesme encores,  
 De qui tu portois le nom.  
 Celuy, de qui la poitrine  
 Soustint le Thuscan effort,  
 Puis passa l'onde Latine  
 De l'un iusqu'à l'autre bord.  
 O trop aueugle pensée!  
 Tu peus bien te souuenir  
 De la fortune passée,  
 Mais non prenoir l'aduenir.  
 Le Ciel, d'un iour peu durable  
 Voulut nostre âge borner,  
 Et le temps irreparable  
 Ne peult iamais retourner.  
 Mais auoir pour la victoire  
 Iusqu'à la mort combattu,  
 C'est le chemin de la gloire,  
 C'est l'œuvre de la vertu.  
 Ainsi la race d'Alcmene



S'est assise entre les Dieux,  
Ainsi des freres d'Heléne,  
Les Astres luy sent aux cieux.  
C'est chose fort douce & belle,  
Que pour son Prince mourir,  
Puis que de la mort cruelle  
On n'est sauué pour courir.  
Combien que la crainte donne  
L'aile au talon fugitif,  
Pourtant la mort ne pardonne  
Au dos de l'homme crainctif.  
N'est ce donq' plus grand' louâge,  
Tumber sous vn braue effort,  
Puis que la vertu nous vange  
Des iniures de la mort?  
Heureux bienheureux Horace,  
Si mes vers ont merité,  
De rencontrer quelque grace  
Deuant la posterité,  
Si ma lire est estimee,  
Si ie chante rien de beau,  
Ta cendre, & ta renommee  
N'iront sous mesme tumbeau.

## D.V. MESME ENCORES.

Si Troye eust deu par humaine proësse  
Contre les Grecs plus longuement durer,  
Contre les Grecs la pouuoit asseurer  
De son Hector la braue hardiesse.

## COMPLAINTE

*Si de Hedin la peu seure fortresse  
 Contre Cæsar eust deu rien esperer,  
 Contre Cæsar la pouuoit remparer  
 Du preux Romain la vertueuse adresse.  
 Mais les destins, & les dieux ennemis  
 Ayant au sac l'vn & l'autre soubmis,  
 Des deux aussi auoient la mort iuree,  
 Qui seuls pouuoient leurs rempars secourir.  
 Car vif Hector, Troye estoit asseuree:  
 Horace mort, Hedin deuoit perir.*

## SVR LA MORT DV SEIG.

Leon Stozzi Prieur de Capoua.

*Ne pensez pas que deffoubs ce tombeau  
 Du grand LEON la grandeur soit enclose,  
 Si petit lieu n'enclost si grande chose  
 Que la vertu, des thresors le plus beau.  
 Il est au ciel, ou dé-ia son flambeau  
 Tel, qu'aux plus beaux parangonner ie l'ose,  
 D'vne lumiere heureusement d'esclose  
 Aux mariniers fait vn astre nouveau.  
 Iadis la mer il couurit de ses voiles,  
 Ores luy plaist, mis au ranc des estoiles,  
 Nous esclairer aux lieux plus dangereux.  
 Courage donc Françoises nefes, courage,  
 Ne craignez plus la tempeste & l'orage,  
 Ayant pour guide vn astre tant heureux.*

Sur

COMPLAINTE.  
SVR LA MORT DE LA  
SEIGN. SYLVIA  
Mirandola.

57

*Tu es donques enclose en ce petit Tombeau,  
Et tout ce que le ciel en toy monstra de beau,  
La vertu, le sçauoir, la ieunesse & la grace,  
Et la merueille encor' du surnom de ta race,  
Les pleurs de ton espoux, & de tes sœurs aussi,  
N'ont sçeu mouuoir la Mort, ny les Dieux à mercy.*

*Mais quiconques voudra egalert ta louange  
Par ses vers, ô Syluie, il faudra qu'il se change  
En ce diuin Picus, honneur de tes Ayeux,  
Le Phœnix de son temps, cogneu iusques aux cieux.  
Duquel, comme Italie, & tout le monde encore  
Les immortelz labeurs lit, apprend, & adore,  
Ainsi nostre François studieux de ton Nom,  
Enuoyra iusqu'au ciel le bruit de ton renom.*

*Et pour auoir iadis allaieté ton enfance,  
Superbe à tout iamais se vantera la France,  
Ou soit qu'elle raconte avec l'honnesteté  
Ta grace également ioincte à la chasteté,  
Soit la grandeur de cœur, la sagesse auant l'aage,  
Et dans vn corps de femme vn virile courage.*



# EPITAPHES.

## EPITAPHE DV SEI- GNEVR BONIVET.

*La France & le Piemont, & les Cieux & les Arts,  
Les Soldats & le Monde ont faict comme six parts  
De ce grand Boniuet : car vne si grand' chose  
Dedans vn seul tombeau ne pouuoit estre enclose.  
La France en a le Corps, qu'elle auoit esleué:  
Le Piémont a le Cœur, qu'il auoit esprouué:  
Les Cieux en ont l'Esprit, & les Arts la Memoire:  
Les Soldats le Regret, & le Monde la Gloire.*

## EPITAPHE DE CLE- MENT MAROT.

*Si de celuy le tombeau veus sçauoir,  
Qui de Maro auoit plus que le nom,  
Il te conuient tous les lieux aller voir  
Ou France a mis le but de son renom.  
Qu'en terre soit, ie te respond que non,  
Au moins de luy c'est la moindre partie.  
L'ame est au lieu, d'ou elle estoit sortie,  
Et de ses vers, qui ont donté la mort,  
Les sœurs luy ont sepulture bastie  
Iusques au ciel. ainsi, La mort n'y mord.*

## E P I T A P H E D E M A D A M E

*l'Abesse de Caen, Sœur de Monsieur  
le Cardinal de Chastillon.*

*Mon frere m'a sacré ce marbre à la memoire,  
Sachant qu'en vn seul Christ gist toute nostre gloire:  
Par là son dueil aussi ne veult estre entendu,  
Sachant qu'au vray Chrestien tel dueil est deffendu.  
Pourquoy m'a dōc sa main deffous ce marbre enclose?  
Pource qu'il ne pouuoit me donner autre chose.*

*Ce n'est moy (chere sœur) ce n'est moy qui te dōne  
Ce marbre elabouré, qui ton corps enuironne:  
C'est la Religion, qui de sa propre main  
T'a basti ce tombeau d'un œuure plus qu'humain:  
Non pour eterniser ta memoire en ce temple,  
Mais à fin que ton nom soit vn public exemple.*

*Combien mon frere cher que i'aye estimé vaine,  
Pendant que i'ay vescu, toute pompe mondaine,  
Et que receuë au ciel i'ayë moins de soucy  
De ce qu'on faiēt la bas pour ceux qui sont icy,  
Si m'est ta pieté toutefois agreable,  
Pource qu'en m'honorant tu te rends honorable.*

*Ie t'eusse bien dressé en marbre, ou en peinture,  
En cuyure, ou en airain plus riche sepulture,  
Et tu la meritois : mais ton eternité  
N'a soucy, comme nous, de telle vanité:  
Encores crains-ie bien, si le ciel ne dispense  
Vn frere de pleurer, que mon pleur ne t'offense.*

*Ton pleur ne me desplaist, si tu pleures en sorte,  
Que pour viue estre au ciel tu ne me penses morte:  
Car si le pleur estoit aux bienheureux permis,*



## E P I T A P H E S.

*Les morts deuroient pleurer leurs suruiuans amis.  
Si donc l'eternité est tousiours en presence,  
Ne pleure point ma mort, mais pleure mon absence.*

*Si tu auois besoing d'un plus riche tombeau,  
I'eusse basti pour toy vn mausole nouveau:  
Si les pleurs te plaisoient, de pleurs i'eusse lauee  
Ceste pierre, où lon voit ta memoire engrauee:  
Mais le ciel est plus beau qu'un œuure Carien,  
Et pleurer ton trespas, seroit pleurer ton bien.*

## A V T R E E P I T A P H E.

*Loïse fut mon nom, mon surnom de Mailly,  
Qui deuant que la hault mon esprit feust sailly,  
D'un oncle Connestable eus la faueur prospere,  
D'un frere Cardinal, & d'un Amiral frere,  
Vn frere Colonel i'euz avecques ceux cy,  
De Caen ie feus Abbessse & de ce lieu aussi,  
Si heureuse ie feus pour vn tel parentage,  
Au Ciel (par vn seul Christ) ie le suis d'aduantage.*

## L E M E S M E E N L A T I N.

*Cui patruus fuerat nuper Memorātius Anna,  
Fratres, Castalius, sacri pars magna senatus,  
Quique adeò leges vastis dat Gasparus vndis,  
Et qui Franciscus pedites in prælia ducit:  
Quæ Cadomi Antistes, cui dant & lilia nomen,  
Sacra olim, nunc iuncta Deo, cui vixerat vni,  
Mortua nūc regitur, merita sibi laude superstes,  
Fraternis manibus, Lodoïca hoc Mallia saxo.*



## Sur la mort du Seigneur d'Essé.

Horace feit rampart de sa poictrine  
 Tant que le pont derriere feust froissé,  
 Puis se voyant de l'ennemy pressé,  
 Chargé de fer passa l'onde Latine:  
 Deuant le mur que la poudreuse mine  
 D'un sault horrible auoit ia renuersé,  
 Le magnanime & vertueux d'Essé  
 Soustint le choq de l'Espaigne mutine.  
 L'un plus heureux, à force de nager,  
 Voyant ses murs eschapper du danger,  
 Vif se rendit entre ceux de sa part:  
 L'autre poussé de plus braue entreprise,  
 Dedaignant viure apres sa ville prise,  
 Voulut mourir au pié de son rampart.

## Sur la Mort du Seigneur de Dampierre.

D'aussi grand cœur, que le captif Romain  
 Craignant trop plus voir sa foy pariuree  
 Que le danger de sa mort asseuree,  
 Retourna voir l'aduersaire inhumain,  
 Dampierre à peine eschappé de la main  
 De l'ennemy, sa vertu obstinee  
 Iusqu'à Hedin suyuant sa destinee  
 Se vint encor' opposer au Germain.  
 L'un pris a plus sa foy que sa Prouince,  
 L'autre sa vie ayma moins que son Prince:  
 L'un en mourant fut aux siens inutile,  
 L'autre élisant plus profitable mort,  
 Si le malheur n'eust esté le plus fort,  
 Pouuoit sauuer à son Prince vne ville.

# EPITAPHES.

## Sur la mort du Seigneur de Piéne.

Qui veult au vis imaginer la face  
 Du gentil Piéne, alors que sa vertu  
 Dessus le bord du rampart abbatu  
 Vint faire teste à l'Espaignole audace,  
 Se représente encor, de quelle grace  
 Les Deciens iadis ont combattu,  
 Ou cestuy-la, qui d'armes reuestu  
 S'alla getter dans l'horrible creuace:  
 Lors il voyra, combien vn cœur vaillant  
 Jusqu'à la mort pour l'honneur bataillant  
 Fait peu de cas de resspandre sa vie:  
 Et si dira le Prince bien heureux,  
 Qui a peu voir en lieu si dangereux  
 Si brauement sa couronne seruié.

## Sur la mort du Viconte de Brezé.

Estant iadis le Thebain Capitaine  
 Entre les siens jusqu'à la mort blessé,  
 De luy ne fut son boucler delaissé  
 Sans voir premier sa victoire certaine:  
 Du fort Brezé la vigoureuse halaine,  
 Bien que d'un plomb il eust le flanc persé,  
 Sans voir premier l'ennemy renuersé,  
 Ne voulut onq' abandonner la plaine.  
 Cestuy la pasle, & ia froid à demy,  
 Certain d'auoir donté son ennemy,  
 Ioyusement s'estend sur la Campaigne:  
 Et cestui-cy, pour gaigne de sa foy,  
 Jusques au camp rapporte avecques foy  
 Sa mort, sa gloire, & la honte d'Espaigne.



## Du ieune mongé.

Le Delien fasché d'auoir perdu  
Mongé, l'honneur de sa plus docte bande,  
Qui suborné d'une vertu plus grande  
S'estoit de Mars au seruice rendu,  
L'ayant n'a guere au passage attendu,  
Comme soudain la fureur luy commande,  
Prend sa visée, & contre luy desbande  
L'arc, qui en vain ne fut onques tendu.  
Puis tout à coup appres auoir songé,  
Combien la Mort, avecques vn Mongé,  
Auoit encor d'excellences rauies,  
Se repentit trop tard de son offense,  
Et à Mongé promist en recompense  
Pour vne mort, mille immortelles vies.

## Sur la mort de la ieunesse Françoisse.

Que n'ay-ie encor la voix, qui plus hault tonne  
Le bruit de ceux, qui d'un cœur indonté  
Pour maintenir la Grecque liberté  
Firent rougir les champs de Marathonne:  
Tout ce grand rond, que la mer environne  
Oyroit sonner par l'immortalité  
La hardiesse, & la fidelité,  
Qui ont seruy la Françoisse couronne.  
Ieunesse heureuse, heureuse pour iamais,  
Nous, noz enfans, noz nepueus desormais  
Te nommerons l'honneur de ta Prouince,  
Et si dirons que ton sang espandu  
Ne pouuoit pas estre mieux despendu  
Qu'en soustenant le droict d'un si bon Prince.



# EXTRACT DV

## PRIVILEGE.

**P**AR Lettres patentes du Roy il est permis à Federic Morel Imprimeur & Libraire en l'Vniuersité de Paris, d'imprimer & vendre toutes les Oeuures faictes & composees par Ioachim Du-Bellay gentil-homme Angeuin: Auec inhibitiōs & defenses à tous autres Imprimeurs, Libraires & marchands, de non imprimer, ny vendre en ce royaume lesdictes Oeuures, de dix ans apres l'impression nouuelle que ledict Morel en aura faicte: sur peine de confiscation des exēplaires qui se trouueroient, de tous ses despēs, dommages & interests, & d'amende arbitraire. Ensemble a ledict Seigneur voulu, que en inserant le contenu de ses Lettres patētes, ou l'extrait d'icelles, à la fin ou au commencement des liures qui s'imprimeront, elles soient tenues pour suffisamment signifiees, & venues à la notice & cognoissance de tous Libraires & Imprimeurs, tout ainsi que si lesdictes Lettres leur auoient particulièrement & expressement esté monstrees & signifiees: comme appert plus amplement par lesdictes Lettres patentes, donnees à Paris le dernier iour d'April 1568.

*Par le Roy, à vostre relation.*

DE-V A B R E S.

